

**Zeitschrift:** Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires  
**Band:** 15 (1911)  
**Artikel:** Les "Fôles" : contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois  
**Autor:** Rossat, Arthur  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-111327>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 21.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Les « Fôles »,

Contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois

par ARTHUR ROSSAT (Bâle)

Le Jura bernois catholique possède des récits particuliers, appelés *fôl* (*fôles*),<sup>1)</sup> qui sont l'équivalent des contes fantastiques dont on a bercé notre enfance, histoires merveilleuses uniquement destinées, dans l'esprit du narrateur, à égayer son auditoire. Bien différentes en cela de la *fable* ou *apologue* qui se propose avant tout de moraliser, les *fôles* n'ont aucune portée morale, et ce serait une erreur, à mon avis, que de vouloir y chercher la moindre intention didactique. J'ai eu bien des fois l'occasion de le constater: le conteur des fôles n'a d'autre but que de divertir son public; ce sont des histoires pour amuser.

Il ne faut pas confondre la fôle avec les *légendes religieuses* ou *sacrées*, dont par exemple M. Quiquerez et après lui M. l'abbé Daucourt ont publié un certain nombre, ni même avec les *farces*, les histoires comiques ou burlesques, fort répandues, et que la malice populaire se plaît à attribuer à certaines localités. Dans tous les pays, il est un village privilégié (!)<sup>2)</sup> contre lequel sont dirigés tous les brocards possibles et où doivent s'être passées toutes les niaiseries, les extravagances et les balourdises imaginables.<sup>3)</sup> Les fôles se distinguent nettement de ces deux genres: à la vérité, elles renferment souvent des passages comiques, burlesques même; mais l'élément *merveilleux, surnaturel* y domine toujours. Les conteurs de fôles savent fort bien faire la différence entre ces divers genres, et ils ne donneront jamais à des légendes, ou à des farces le nom de fôles.

<sup>1)</sup> Je me permets ce néologisme pour simplifier et éviter des expressions comme: contes fantastiques, contes merveilleux. — <sup>2)</sup> Dans le Jura catholique, ce bienheureux village est *Bonfol*, en patois *bõfõ*, nom prédestiné puisqu'il peut signifier: *Bon fou*. Les gens de Bonfol portent le sobriquet de: *lë bã* = *les crapauds*, à cause des étangs qui entourent le village. — <sup>3)</sup> Un écrivain jurassien, M. A. *Biétrix* a donné toute une collection de ces farces dans « *Lai Lattre de Bonfõ* » = *La Lettre de Bonfol*. (Manuscrit de la Biblioth. de l'Ecole Cantonale de Porrentruy, 1880, renfermant 24 histoires patoises.)

Ce mot de *fôl* dérive du latin *fabula*<sup>4)</sup> et ne se rencontre que rarement dans les patois français; je l'ai cependant trouvé dans le Glossaire des *Noëls bourguignons* de La Monnoye (*faule* = fable). Plusieurs villages du Jura bernois distinguent nettement entre *fôl* et *fābyə*.<sup>5)</sup> Le Dictionnaire de Guélat<sup>6)</sup> nous donne les deux mots patois: *fābyə* = fable, et *fôl* = *bali-verne*, fable. Par contre d'autres localités ne connaissent qu'une seule de ces deux expressions; le *Dictionnaire de Biètrix*<sup>7)</sup> n'a que *fôl* = fable.

Enfin dans bien des endroits, le peuple, ignorant l'origine et le sens précis de *fôl*, l'a rapproché d'un mot plus connu et confondu avec *fôliə* = folie<sup>8)</sup>; il prend alors fôle dans le même sens et dit indifféremment: *dîr dē fôl*, ou *dîr dē fôliə* = dire des « contes bleus », des sornettes.<sup>9)</sup>

Les fôles ont été très populaires autrefois dans le Jura catholique, et les plus vieilles personnes m'affirment que « *dē l'bō vĕyə tã* », dans le bon vieux temps, elles se redisaient à toutes les veillées, où elles obtenaient toujours le plus franc succès de rire. De nos jours, le peuple ne les raconte plus guère, pas plus qu'il ne chante nos belles chansons patoises; c'est à peine si, par ci par là, on a la bonne fortune de trouver un vieillard qui se rappelle encore, mais vaguement, quelques fragments de ces vieux récits, presque disparus.

Bien qu'il soit difficile, pour ne pas dire impossible, de leur assigner une date quelque peu précise, les fôles doivent remonter assez loin en arrière, si j'en crois le témoignage de mes vieux sujets; en effet ils les tenaient tous d'anciens conteurs, ou bien de leur grand-père ou de leur grand'mère, qui, à leur tour, les avaient apprises vraisemblablement de la même manière.

<sup>4)</sup> Cf. l'italien *favola* = storiella, apologo, et *folia*, vx. ital. *faula* = storiella fantastica, senza scopi educativi; c'est exactement la définition de notre *fôl*; — prov.: *faula*. (Cf. Körting, Lat.-rom. Wbuch., article *fabula*).

— <sup>5)</sup> Dans notre patois, *fāb(u)la* = *fābyə* ou *fābl*; mais *fā(b)ula* = *fôl*. Cf. *tāb(u)la* = *tābyə*, *tēbyə* (vx. patois); *tā(b)la* = *tāl*, et *tā(b)ula* = *tōl*, frq. *tôle*. — <sup>6)</sup> Manuscrit de l'Ecole cantonale de Porrentruy. — <sup>7)</sup> id. —

<sup>8)</sup> Le mot *fôl* n'est pas, comme on pourrait aussi le supposer, le fém. de *fō* = fou. Cette forme là n'existe pas dans notre patois; le fém. de *fō* est *dōb*: *ĕl ā fō* = il est fou; *ĭ ā dōb* = elle est folle. [Cf. ARCH. VI p. 162, note 4.] — <sup>9)</sup> Cf. J. Surdez: *Piera Péquignat*, p. 11: *lĕ djā k' rkôtĕn stā fōl* = les gens qui racontèrent cette plaisanterie. Cf. aussi p. 13, etc.

Les fôles, cela va sans dire, n'ont jamais été écrites; elles se sont transmises uniquement par la *tradition orale*. C'est surtout à ce point de vue qu'elles méritent de fixer notre attention: nous avons là, prise sur le vif, l'authentique tradition populaire.

Il est bien évident que la personnalité et le tempérament du conteur sont pour beaucoup dans le succès d'une fôle. En apprenant un récit et en le répétant à son tour, il est tout naturellement frappé par certains détails, certains mots typiques, certaines tournures originales qu'il conserve intactes et pour jamais dans sa mémoire; mais cela ne l'empêche pas, à son tour, de modifier, d'arranger, de transformer, de développer ou d'amplifier le conte au gré de son imagination. Ainsi je sais pertinemment de mon sujet Joseph Juillerat, un renommé conteur de fôles, que c'est lui qui a choisi *Bâle* comme scène de tous ses récits, sans s'inquiéter des impossibilités pouvant résulter de ce choix (le berger devenant *roi de Bâle*!) En ce faisant, il se conformait simplement à une antique coutume de son village. « s'ā bī xūr, m'expliquait-il, k' sōlī s' n'ā p' pēsē ę bēl; mē, k'ās k'vō vlē! txīo nō, tō s'k'ērīv dīx, s'ā ędē ę bēl! = *C'est bien sûr que cela ne s'est pas passé à Bâle; mais, qu'est-ce que vous voulez! chez nous, tout ce qui arrive ainsi, c'est toujours à Bâle!*

Cela n'empêche pas qu'une fois que le narrateur a donné à son récit sa forme définitive, il le répète dès lors presque mot à mot, sans variantes appréciables. Il le *récite* sans se tromper et, chose à noter, sans aucune défaillance de mémoire, quelle que puisse être la longueur de la fôle. C'est ce que j'ai retrouvé chez tous mes sujets. J'ai entendu, par exemple, le vieux Pierre Caillet, d'Alle, raconter deux fois de suite la fôle de *Jean de l'Ours*, d'abord à l'auberge devant un auditoire, puis plus tard chez lui, quand il me l'a dictée: c'était absolument identique, sans une seconde d'hésitation, quoiqu'il y ait pourtant une grande différence entre raconter et dicter.<sup>10)</sup> Que ne puis-je reproduire aussi l'entrain, la belle humeur, la malice, le brio du conteur! Et les éclats de rire des auditeurs aux passages amusants, et l'attention aux moments pathétiques! C'était vraiment une scène du plus haut intérêt. Tous ceux qui ont

<sup>10)</sup> Feu Joseph Juillerat m'a dicté, *trois heures et demie* durant, sans chercher une seule fois un mot ou une phrase, la fôle *du petit Bâlois*.

eu le plaisir de connaître le vieux Pierre se rappelleront longtemps encore ce petit homme au regard vif, pétillant et spirituel, qui était le boute-en-train de toutes les soirées du village.

Dans cette étude, je présenterai à mes lecteurs douze fôles, dont sept que j'ai recueillies pendant mes tournées dans le Jura, et notées directement de la bouche du narrateur. Les cinq autres m'ont été obligeamment communiquées par M. *Jules Surdez*, instituteur à Saignelégier, un infatigable et distingué patoisant auquel notre littérature dialectale jurassienne est redevable de fort belles œuvres poétiques et de fructueuses recherches.<sup>11)</sup> Qu'il me permette de lui adresser ici mes vifs remerciements et l'expression de ma sincère gratitude pour l'empressement et l'amabilité avec lesquels il a mis ses matériaux à ma disposition.

On se rendra compte au premier coup d'œil que ces fôles ne sont pas des récits *originaux*, composés directement en patois, mais que ce ne sont que de simples traductions et adaptations de contes français connus et répandus au loin. (Sous ce rapport, la fôle de *Jean de l'Ours*<sup>12)</sup> est typique.) Mais cela n'enlève rien à leur très réelle valeur; car l'on peut faire, à propos de ces fôles, la même observation que pour les fables de La Fontaine, imitées elles aussi d'auteurs latins, grecs ou hindous: nos fôles sont des reproductions de modèles français; mais le conteur s'est si bien approprié et assimilé sa matière, son adaptation patoise est si naturelle, si coulante, si aisée qu'il a vraiment fait du type primitif quelque chose de personnel et d'original; il en a tiré un récit à l'usage du peuple; le patois s'y meut à l'aise, se sent « à la maison », y parle sa vraie langue, sans apprêt ni recherche.<sup>13)</sup> Sortant directement et spontanément de la tradition orale, nos fôles, avec leur allure si franche, si alerte, si familière, ont plus que d'autres produits populaires un pénétrant parfum de terroir; elles offrent par conséquent un sujet d'étude des plus attrayants, et

<sup>11)</sup> M. Surdez est l'auteur d'une tragédie en 3 actes: *Es baichattes* (= *aux jeunes filles*), Porrentruy 1902, et d'un drame en 4 actes: *Piera Péquigant*, 1906, qui sont de précieux monuments pour l'étude du patois jurassien. — <sup>12)</sup> Cf. *Mistral*: Mém. et récits, p. 199: « Il (le cousin Tourrette) savait tous les contes plus ou moins croustilleux qui, d'une bouche à l'autre, se transmettent dans le peuple, tels que: *Jean de la Vache*, . . . *Jean de l'Ours*, etc. » — <sup>13)</sup> Voir aussi le N<sup>o</sup> V: *La fôle du vieux cheval*, amplification très caractéristique du conte de Grimm: *Die Bremer Stadtmusikanten*.

méritent de retenir un moment la bienveillante attention des lecteurs de nos *Archives*.

Quelques-uns de ces récits pourront paraître trop libres ou trop inconvenants. Je ne saurais assez répéter qu'en *patois* ces crudités de langage, ces grossièretés n'ont pas la même portée qu'en français; au surplus, je renvoie le lecteur à ce que je disais *Arch. XIII* p. 46 (Cf. *Arch. VI* p. 1), à propos de proverbes ou dictons obscènes.

J'espère toujours arriver à compléter ma collection de fôles et à en recueillir encore un certain nombre qui existent bien certainement (p. ex. celle du *ptĕ pūāsă = Petit Poucet*), mais que je n'ai pas encore eu l'occasion de noter. Il me sera facile, cas échéant, d'ajouter un supplément à la présente étude.

#### I. lĕ fōl dī rūdjə kərtxă      La fôle du Rouge-Crochet.

Chose curieuse, tout le monde parle de cette fôle, mais personne ne sait plus exactement ce que c'est, et n'est en état de la raconter. A en juger d'après les renseignements passablement contradictoires que j'ai pu rassembler à ce sujet, il a dû exister autrefois une histoire, maintenant perdue, d'un individu qui, en possession d'un *rūdj kərtxă = crochet rouge*, faisait toutes sortes de farces aux gens. La tradition populaire ne connaît plus le récit lui-même; ce fait m'a été confirmé par plus de cent témoignages; seulement, le nom est resté et a donné naissance à plusieurs expressions encore usitées de nos jours. Par exemple, quand deux individus discutent longuement sans pouvoir se séparer et n'en finissent pas de s'accompagner jusque devant leur porte, on dit d'eux: *ĕ s' rĕkōtā lĕ fōl dī rūdj kərtxă = ils se racontent la fôle du Rouge-Crochet*. On le dit aussi d'un long récit embrouillé, obscur, dont on ne sort pas: *s'ā lĕ fōl dī rūdj kərtxă*; le français populaire dit même: *Ah! bah, on n'y comprend rien; c'est l'histoire du Rouge-Crochet!*

Donc *histoire longue et embrouillée*, comme les tours compliqués et innombrables que jouait le *Rouge-Crochet*.

D'autres personnes croient que cette fôle a dû être une de ces « *bringues* » populaires qui se recommencent indéfiniment, comme la fameuse histoire: « Dans les forêts de la Calabre, des

brigands habitaient. Pietro était leur chef; leur chef était Pietro, etc.»

Une autre idée que comporte cette fôle est celle de *farce* à jouer à quelqu'un, l'idée « *d'attrape* ». Et voici alors comment cette attrape se pratique. On demande à une personne:

— Faut-il te raconter la fôle du R.-C.?

— Si tu veux.

— On ne dit pas: Si tu veux.

— Comment!

— On ne dit pas: Comment.

— Mais...

— On ne dit pas: Mais! Etc.

On voit que la farce consiste à répéter, à chaque mot de son interlocuteur: *On ne dit pas...* ce qu'il vient de dire.

Voici enfin une autre variante de cette fôle; je cite quelques lignes de M<sup>me</sup> Virginie Beureux-Jubin, à Fahy:

«Vous m'avez fait sourire en me demandant des renseignements sur la fôle du Rouge Crochet. J'en ai conservé dans la mémoire deux phrases de mes « anciens »; ils la disaient encore assez souvent, mais en patois; comme ceci:

Le premier disait:

s'ā st' ān, s'ā stə fān,  
s'ā st' āfē k'mōtī  
lē rūātāt txīə flīpā;  
ē n'ēvī rā k'ēn  
txās pō lē trā.

C'est cet homme, c'est cette femme,  
c'est cet enfant qui montaient  
la petite ruelle chez le petit Philippe;  
ils n'avaient rien qu'un  
bas pour les trois.

Un autre reprenait:

nyā! s'ā st'āfē  
s'ā stə fān ē pō st' ān kə  
dēxādī lē rūātāt txīə  
flīpā; ē n'ēvī rā k'ēn txās  
pō lē trā.

Non! c'est cet enfant,  
c'est cette femme et puis cet homme  
qui descendaient la petite ruelle chez  
le petit Philippe; ils n'avaient rien  
qu'un bas pour les trois.

On dit cela autant de fois qu'on veut et aussi vite que possible, pour voir celui qui a la langue la mieux déliée.»

Voilà tout ce que j'ai pu obtenir de certain sur cette fôle qui, je le répète, a dû être extrêmement répandue, mais qui maintenant est sortie de la mémoire du peuple.

II. lę fōl dī txęrbōnā ę pœ d'lę Le fôle de la Braise et (puis)  
rętāt. de la Souris.

(Patois de Miécourt, Ajoie.)

1<sup>re</sup> Version:

1. ę y' ęvę ęn fwă ī txęrbōnā<sup>14)</sup>  
ę pœ ęn rętāt<sup>15)</sup> k' ălī prõmuę. ę  
trõvęn ęn ęrvīar<sup>16)</sup> ā fō dę Żō kăxpę<sup>17)</sup>  
lę rętāt l'ęřę bī pēsę, mę l' txęrbōnā  
dę n'n'ę!<sup>18)</sup>

2. lę rętāt pēsę ę pœ bõtę ęn  
bõttx d' ętrę<sup>19)</sup> pō l' txęrbōnā; mę  
tżę ę fō ā mwātā, lę bõttx brōlę ę  
pœ ę txwayę dël' av ā fözę: tımm!<sup>20)</sup>

lę rętāt ryę tę k' sę pēsāt krāvę.

3. ęl s'än-älę vā l' krävājīa pō  
ęvwā ī pwēsō<sup>21)</sup> pō rküdr sę pēsāt.

lę krävājīa lę rāvyę vā lę trūa  
pō ęvwā d'lę sūa<sup>22)</sup> pō bõtę ā sō  
pwēsō pō rküdr lę pēsāt d'lę rętāt.

lę trūa lę rāvyę ā mōnīa pō  
ęvwā dī krōxō.<sup>23)</sup>

lę mōnīa lę rāvyę ā txę, pō ęvwā  
dī byę.

1. Il y avait une fois une braise  
et puis une souris qui allaient [se]  
promener. Elles trouvèrent une rivière  
au fond du Clos Gaspard. La souris  
l'aurait bien passé[e], mais la braise  
pas du tout!

2. La souris passa et puis mit un  
fêtu de paille pour la braise; mais  
quand elle fut au milieu, le fêtu  
brûla, et puis elle tomba dans l'eau  
en faisant: *tımm!*

La souris rit tant que sa panse  
creva.

3. Elle s'en alla vers le cordon-  
nier pour avoir un poinçon pour re-  
coudre sa (petite) panse.

Le cordonnier la renvoya vers la  
trurie pour avoir de la soie pour mettre  
à son poinçon pour recoudre la panse  
de la souris.

La trurie la renvoya au meunier  
pour avoir du son.

Le meunier la renvoya au champ  
pour avoir du blé.

<sup>14)</sup> Ce mot, diminutif de *txęrbō* = *charbon*, désigne ici une *braise*. — Dans le temps, lorsque partout encore on cuisait sur *l'ętr*, l'âtre, le foyer, on voyait pendue à côté de l'âtre, une pincette de fer blanc qui servait aux hommes à prendre *ī txęrbwęnā*, un *charbonnet*, une *braise* pour allumer leur pipe. Le *charbonnet* se trouvait toujours sous la cendre. — <sup>15)</sup> La *rętāt* = la souris, diminut. de *ęn ręt* = un rat ou une souris. (Cf. N° III § 1.) *ęn t'ęplę-ręt* = *souricière*. Un équivalent du mot *souris* n'existe pas; on a cependant: *ī txāvęxrī* (Aj.) ou *txāvęxrī* (Vd.) = la *chauve-souris*. — <sup>16)</sup> Remarquer la prosthèse: *ęn-ęrvīar*; sans cela on dit: *lę rvīar*. (Cf. § 4: *l'ęrvīar*.) — <sup>17)</sup> Les *Clos Gaspard* est le nom d'un pré à Miécourt. — <sup>18)</sup> Voir N° V, note 36 et 37. — <sup>19)</sup> La *bõttx* = *buchille*, *brin de paille*, *ī txępę d'bõttx* = un *cha peau de paille*. *l'ętrę* (*stramen*) = la *paille*, la *litière*. — La *bûche de bois* *lę trõttx* (p. ex.: *lę trõttx d'nā* = la *bûche de Noël*: Guélat a aussi *ęn ętxęn* = une *bûche de bois*. — <sup>20)</sup> C'est une onomatopée destinée à dépeindre le bruit d'un charbon ardent qui tombe dans l'eau et s'éteint en produisant une sorte de sifflement. — <sup>21)</sup> C'est le mot français. Voir dans la version suivante le mot *pwęłę*. (§ 2.) — <sup>22)</sup> Le latin *seta* a donné *sū* (Aj.), *sō* (Vd.) et *sā* (Val-Terby, Montier, etc.) Voir ma note *Arch. V*, N° 138, note 4. — <sup>23)</sup> Le mot *krōxō* ou *kraxō* = le son (allemand *Krüs*ch).

lõ byē lē rāvyē ā būā põ ęvwā dī fmīā.

lõ būā lē rāvyē ā prē põ ęvwā dī fwē.

lõ prē lē rāvyē ā l'ęrvīār põ ęvwā d' l'āv.

4° l'ęrvīār bęyē d' l'āv ā prē; lõ prē bęyē dī fwē ā būā; lõ būā bęyē dī fmīā ā txē; lõ txē bęyē dī byē ā mōnīā; lõ mōnīā bęyē dī krõxõ ā lē trūā; lē trūā bęyē d'lē sūā ā krāvājīā; lõ krāvājīā ępęręyē sō pwēsō põ rküdr lē pēsāt d'lē rētāt. mē ān-ętādē, lē rētāt ętē krāvē.

Le blé la renvoya au boeuf pour avoir du fumier.

Le boeuf la renvoya au pré pour avoir du foin.

Le pré la renvoya à la rivière pour avoir de l'eau.

4. La rivière donna de l'eau au pré; le pré donna du foin au boeuf; le boeuf donna du fumier au champ; le champ donna du blé au meunier; le meunier donna du son à la truie; la truie donna de la soie au cordonnier; le cordonnier (appareilla) prépara son poinçon pour recoudre la panse de la souris. — Mais en attendant, la souris (était) avait crevé.

## 2<sup>de</sup> Version:

1. ę y'ęvē ęn fwā ī txęrbõnä ę pč ęn rētāt k' ālī prõmnē. ę trõvęn ęn ęrvīār ā fõ dī Xõ kǎxpē. lē rētāt l'ęrę bī pēsē, mē l'txęrbõnä dē n'n'ę!

2. ę fzęn ī pō dęvō ęn bõtx d'ętrē. l'txęrbõnä txwǎyē ddē. ę fūāx k' lē rētāt ryē, sē pēsāt tǎpē.<sup>24</sup>)

l'txęrbõnä dyē ā lē rētāt:

— ę t' fā ālē vā lõ krāvājīā põ yī dmēdē ī pwētę<sup>25</sup>) põ rküdr tē pēsāt.

3. lõ krāvājīā yī dyē: — ę t' fā ālē vā l' pūā põ yī dmēdē d' lē sūā põ l' krāvājīā, ę pč l' krevājīā vč t' bęyīā ī pwētę põ rküdr tē pēsāt.

4. lõ pūā yī dyē: ę t' fā ālē vā l' mōnīā, yī dmēdē dī krõxõ põ l'

1. Il y avait une fois une braise et puis une souris qui allaient [se] promener. Elles trouvèrent une rivière au fond du Clos Gaspard. La souris l'aurait bien passé[e], mais la braise, pas du tout!

2. Elles firent un pont avec un brin de paille. La (charbonnet) braise tomba dedans. A force que la souris rit, sa (petite) panse sauta.

La braise dit à la souris:

— Il te faut aller vers le cordonnier pour lui demander une alène pour recoudre ta panse.

3. Le cordonnier lui dit: — Il te faut aller vers le porc pour lui demander de la soie pour le cordonnier, et puis le cordonnier veut te donner une alène pour recoudre ta panse.

4. Le porc lui dit: Il te faut aller vers le meunier, lui demander du son

<sup>24</sup>) Le verbe *tǎpē* = *sauter, éclater, crever (platzen)*; c'est le mot employé habituellement (Cf. *Arch.* IX p. 20, note 144). — <sup>25</sup>) Le mot *pwētę* = 1° *alène de cordonnier, poinçon*; 2° *ligneul*. C'est le seul sens que donnent Guélat et Biéatrix. — Dans cette seconde acception, le patois a les deux mots: *lñō* = *fil à ligneul* non encore poissé, et *pwētę* = *ligneul enduit de poix*. — Dans notre récit, on pourrait employer aussi bien: *alène* que *ligneul*; mais comme la 1<sup>re</sup> version parle de *pwēsō*, il vaut mieux prendre *alène*, surtout qu'il y a *ī* et non *dī* *pwētę*.

pūa; ę pœ l' pūa t' bęyərę d' lę sūa  
pō l' krāvājīa, ę pœ l' kərvājīa t'  
bęyərę ī pwētę pō rkūdr tę pēsāt.

5. lō<sup>26)</sup> mōnīa yī dyę: ę t' fā ālę  
tʒərī d' l'av vā lę rōtx, ę pœ l'mōnīa  
t'bęyərę dī krōxō pō l'pūa, ę pœ l'pūa  
t' bęyərę d' lę sūa pō l' krāvājīa, ę  
pœ lō krāvājīa t' bęyərę ī pwētę pō  
rkūdr tę pēsāt.

lę rētāt ę tē rītę k'ěl krāvę.

(M. Edouard Pheulpin, né en 1858, Miécourt, Ajoie.)

pour le porc; et puis le porc te don-  
nera de la soie pour le cordonnier,  
et puis le cordonnier te donnera une  
alène pour recoudre ta panse.

5. Le meunier lui dit: -- Il te faut  
aller chercher de l'eau à la roche, et  
puis le meunier te donnera du son  
pour le porc, et puis le porc te don-  
nera de la soie pour le cordonnier, et  
puis le cordonnier te donnera une  
alène pour recoudre ta panse.

La souris a tant couru qu'elle creva.

### III. Fōl dę pęizę ę dī pūa.

1. ę y'ęvę ęn fwā dę pęizę k' ęvī  
tʒūę ī pūa. ę n' sęvī lęvū lę rętrō-  
pę,<sup>27)</sup> fūex lę ręt y' ālī rōjyīa<sup>28)</sup> ęprę.

ę l' bōtęn tōt-ęmō l' tʒūę, ę lę ręt  
rōjyī d' pū bęl.

2. ę yī bōtęn yōt txę; ę yī dmwęřę  
pādū.

ę yī bōtęn yōt txī; ę yī dmwęřę  
pādū.

l' vālā tʒūdę ālę lę dępādr; ę yī  
dmwęřę pādū.

lę sęrvęt tʒūdę ālę dępādr l'vālā;  
ęl y dmwęřę pādū.

### Fōle des Paysans et du Porc. (Patois de Bonfol.)

1. Il y avait une fois des paysans  
qui avaient tué un porc. Ils ne sa-  
vaient (là) où le remiser, [à] force  
[que] les souris y allaient ronger  
après.

Ils le mirent tout en haut la che-  
minée, et les souris rongeaient de  
plus belle.

2. Ils y mirent leur chat; il y de-  
meura pendu.

Ils y mirent leur chien; il y de-  
meura pendu.

Le valet crut aller les dépendre;  
il y demeura pendu.

La servante crut aller dépendre le  
valet; elle y demeura pendu[e].

<sup>26)</sup> Miécourt et les villages de la Baroche ont conservé l'article masc. *lō* = *le*; mais on est loin de l'employer d'une manière constante, et il est facile de se convaincre par ce morceau que les gens disent aussi souvent: *l'mōnīa* que *lō mōnīa*. J'ai noté exactement ce qu'on me disait; mais il serait chimérique, à mon avis, de vouloir rechercher dans les formes *lō* et *lā* des vestiges du cas sujet et du cas construit. — <sup>27)</sup> Le verbe *rętrōpę* = *resserrer*, *remiser*, *soigner* un objet; p. ex.: *rętrōpę ęn rōb* = *serrer une robe dans une armoire*; ce que notre parler romand rend par le mot: *réduire*. *ęl ā tā d'ę rętrōpę* = *il est temps de nous «réduire», de rentrer à la maison*. — <sup>28)</sup> Guélat et Biérix donnent *rōdjīa* et *rōjīa* = *ronger*; Biérix a: *rōjyīa* = *ronger*. Le Vâdais dit: *rōjīa* = *ronger*, et *rōjyīa* = *ronger*. Cependant en Ajoie on entend aussi: *rōjīa* et *rōjyīa*. *Le loir muscardin* (*Mus avellanarius*) s'appelle en patois *lę rētāt rōjyāl* (Porrentruy).

lê dêm tʒüdĕ âlĕ dĕpădr. lê sĕrvĕt; ĕl y dmwĕrĕ pădũ.

l' mĕtr tʒüdĕ âlĕ dĕpădr lê dĕm: ĕ y dmwĕrĕ pădũ.

Ici l'on dit à un des auditeurs:

— tə m' pĕdjən?

— *Oui.*

3. l' txĕ ĕvĕ trĕ mĕdjĭə d'lĕ; ĕ txyĕ ā nĕ dĭ txĭ.

l' txĭ txyĕ ā nĕ dĭ vālă.

l' vālă txyĕ ā nĕ d'lĕ sĕrvĕt.

lĕ sĕrvĕt txyĕ ā nĕ d'lĕ dĕm.

lĕ dĕm txyĕ ā nĕ dĭ xĭr.<sup>29)</sup>

l'xĭr k' n' ĕvĕ pũ ră pĕ txĭər,<sup>30)</sup> ĕ txĭə ā nĕ də stũ k' m' ĕ pĕdjĕnĕ.

La dame crut aller dépendre la servante; elle y demeura pendu[e].

Le maître crut aller dépendre la dame; il y demeura pendu.

— Tu me pardonnes!

— *Oui.*

3. Le chat avait trop mangé de lard; il chia au nez du chien.

Le chien chia au nez du valet,

Le valet chia au nez de la servante.

La servante chia au nez de la dame.

La dame chia au nez du monsieur.

Le monsieur qui n'avait plus rien pour chier, a chié au nez de celui qui m'a pardonné.

Mme Marie Macquat, née en 1840, Bonfol.

(Transcrite par M. Jules Surdez, instituteur, Saignelégier.)

IV. lê fĕl dĭ rŭdjə pŭlă d'ŭtrĕmŏ.

La fôle du Rouge-Poulet d'Outremont.

(Patois de Miécourt.)

1. ĕ y' ĕvĕ ĕn fwă l' rŭdjə pŭlă<sup>31)</sup> d' ŭtrĕmŏ<sup>32)</sup> k' s' ân-âlĕ ĕ ʒŭərĭmŏ<sup>33)</sup> pĕ rtʒŕĭ sât-ĕtʒũ k' ā yĭ dĕvĕ.

tʒĕ ĕ fĕ x' lĕ krŭ,<sup>34)</sup> ĕ trĕvĕ ĭ rnĕ k' yĭ dyĕ: rŭdjə pŭlă, rŭdjə pŭlă, ũ t' ā vĕ-t'? — ĭ vĕ ĕ ʒŭərĭmŏ rtʒŕĭ mĕ sât-ĕtʒũ. — ĭ v' âlĕ<sup>35)</sup> ĕvĕ twă. — dĕ nă,<sup>36)</sup> tə vrĕ sĕl. — ȝ n'n'ă!<sup>37)</sup>

1. Il y avait une fois le Rouge-Poulet d'Outremont qui s'en allait à Florimont pour (re)chercher cent écus qu'on lui devait.

Quand il fut sur la Croix, il trouva un renard qui lui dit: Rouge-Poulet, Rouge-Poulet, où t'en vas-tu! — Je vais à Florimont (re)chercher mes cent écus. — Je veux aller avec toi. — Parbleu non, tu [de]viendrais fatigué. — Oh! non pas!

<sup>29)</sup> Le *xĭr* = 1<sup>o</sup> le *monsieur*: ĕl ā vnĭ ĭ xĭr pĕ vĕ dmĕdĕ = *il est venu un monsieur pour vous demander*; 2<sup>o</sup> le *maître de la maison*; c'est le sens ici. — <sup>30)</sup> Le latin *cacare* = *txĭər*, forme que citent Guélat et Biétrix; *txĭər* s'entend plutôt dans le Montaignon. — <sup>31)</sup> Le *rŭdj pŭlă*, pris ici comme nom propre, est un sobriquet qu'on donne aux gens qui ont les cheveux d'un rouge flamboyant. — C'est aussi le nom vulgaire du *Geranium herbe-à-Robert* (*Geranium robertianum*) dont la médecine populaire fait un si grand usage. — <sup>32)</sup> Outremont, district de Porrentruy, commune de Montmelon, à 2 km. au N-E de St-Ursanne. — <sup>33)</sup> Florimont est à la frontière française, près de Rechésy. — <sup>34)</sup> La Croix, district de Porrentruy, 2 fermes à 3 km. N-O de St-Ursanne. *x'lĕ krŭ*, élision pour *xũ lĕ krŭ*. — <sup>35)</sup> *ĭ v'âlĕ*, élision fréquente

tʒē l' cən fē ī bū, lō rnē dyē ā rūdjə pūlä: ī sœ sōl! — fōr-tə ā mō tʒū, ī t' pōtxrē!

2. tʒē ę fœ ā nwābō<sup>38</sup>, ę trōvę ī lū k'yī dyē: rūdjə pūlä, rūdjə pūlä, ũ t'ā vę-t'? — ī vę ę ʒūārīmō rtʒōrī mē sāt-ētʒū. — ī v'alē ęvō twā. — dē nā, tə vrō sōl. — o n' n'ā!

ęl-älēn. tō d'ī kō, lō lū yī dyē: rūdj-pūlä, ī sœ sōl! — fōr t'ā<sup>39</sup> mō tʒū, ī t' pōtxrē!

3. tʒē ę fœ prē d' bōfō, ę trōvę īn-ētē k' yī dyē: rūdjə pūlä, rūdjə pūlä, ũ t'ā vę t'? — ī vę ę ʒūārīmō rtʒōrī mē sāt-ētʒū. — ī v' alē ęvō twā. — dē nā, tə vrō sōl. — o n' n'ā!

ęl älēn. tō d'ī kō, l'ētē yī dyē: rūdjə pūlä, ī sœ sōl! — fōr t'ā mō tʒū, ī t' pōtxrē!

4. l' rūdjə pūlä ęrivę ę ʒūārīmō. tʒē lę fān l' vwāyę, ęl dyē ā sōn-ān:

— rwāsī l'rūdja pūlä kə vī rtʒərī sē sū! l'ān yī dyē:

— ę nō l'fā dēkōbrę<sup>40</sup> — ętā, dī lę fān, ī l' vœ bōtę kūtxiā ęvō nō djrēn; ę yī vlā bākę<sup>41</sup> lēz-œyę; dmē l' mētī<sup>42</sup> ę vœ ętr krāvę.

pour *ī vœ älē*. — <sup>36</sup>) dē nā = litt. Dieu, non! [Cf. dē o (*dē āyā*), ou pę dē o (*pę dē āyā*) = *par Dieu oui!*] Pour *non* le patois emploie le mot *nā*. Guélat a bien la forme *nō* et *dē nō* (*Dieu, non*) et Biérix *dēnō* à côté de *dēnā*; mais *nā* est de beaucoup la forme la plus usitée et la plus répandue. — <sup>37</sup>) o n' n'ā = litt. *Oh! ne (non) n'est*; c'est la contre partie de o xy ā = *Oh! si est = oh! si fait!* Le Vâdais dit plutôt: o n' n'ę (*o xyę*); Biérix a les deux formes *dē xyā* et *dę xyę*. (Cf. *dē n' n'ę* à Miécourt, Ajoie, note 18.) — Nos patois emploient en outre comme négation: *nānī* = *nenni*, et *n' fę* = *non fait*, contraire de *x'fę* = *si fait* (Cf. *Arch. IX* p. 30, note 194, et p. 232, note 48). — <sup>38</sup>) Le *Noirbois* est une métairie entre Porrentruy et Courgenay, m'a-t-on dit. — <sup>39</sup>) fōr-t' ā; voyez plus bas *fōr tə ā*, sans élision. — <sup>40</sup>) A propos de ce verbe *dēkōbrę* = 1° *décombrer, enlever les décombres*; 2° *détruire, tuer*, voir ma note *Arch. VIII* p. 248 N° 66. — <sup>41</sup>) *bākę* = litt. becquer, piquer, frapper du bec. (Cf. *Arch. XI* p. 43, proverbe N° 398.) — <sup>42</sup>) Le patois dit toujours *dmē l' mētī* = *demain le matin*. Voir ci-dessus § 6: *lō lādāmē l'mētī* = *le lendemain le matin*.

Quand ils eurent fait un bout, le renard dit au R.-P.: Je suis fatigué! — Fourre-toi (en) dans mon cul, je te porterai.

2. Quand il fut au Noirbois, il trouva un loup qui lui dit: R.-P., R.-P., où t'en vas-tu? — Je vais à Florimont (re)chercher mes cent écus. — Je veux aller avec toi. — Parbleu non, tu [de]viendrais fatigué. — Oh! non pas!

Ils allèrent. Tout à coup, le loup lui dit: R.-P., je suis fatigué! — Fourre-toi (en) dans mon cul, je te porterai.

3. Quand il fut près de Bonfol, il trouva un étang qui lui dit: R.-P., où t'en vas tu? . . .

Ils allèrent. Tout d'un coup, l'étang lui dit: R.-P., . . .

4. Le Rouge-Poulet arriva à Florimont. Quand la femme le vit, elle dit à son (homme) mari:

— (Re)voici le Rouge-Poulet qui vient (re)chercher ses sous! L'homme lui dit:

— Il nous le faut (décombrer) tuer. — Attends, dit la femme, je le veux mettre coucher avec nos poules; elles lui veulent piquer les yeux; demain (le) matin, il (veut être) sera crevé.

fœ dĩ, fœ fê. lē djrĕn lõ bākĕn;  
mē lõ rŭdjə pŭlă dyĕ:

— rnĕ, rnĕ, pĕ fŏ d'mō tʒŭ, ě  
ĕtrĕyə mə tŏ sŏsĭ!

5. lõ lădmē l' mĕtĭ, lĕ făn fœ bĭ  
ĕbābĭ d'vŭa tŏ sĕ djrĕn ĕtrĕyĕ; ě  
l' rŭdjə pŭlă vĕtʒĕ! ěl dyĕ ă sŏn-ăn:

— kmă vlă yĭ nŏ fĕr?<sup>43</sup>) ě yĭ dyĕ:  
— ětă, făn, nŏ l' vlă bŏtĕ dĕ nŏt-  
ĕtăl dĕ rŭdjə bĕt<sup>44</sup>); ĭ lĕ vœ dĕlă-  
yĭă<sup>45</sup>), ě lõ vlă bŏkĕ<sup>46</sup>) ě lõ vlă ĕkrĕzĕ.

fœ dĩ, fœ fê. tʒĕ l' rŭdjə pŭlă  
vwăyĕ sŏlĭ, ě dyĕ:

— lŭ, lŭ, pĕ fŏ d' mō tʒŭ, ě ĕtrĕyə  
mə tŏ sŏsĭ!

6. s' fœ ĕn ĕfĕr tʒĕ l'ăn vwăyĕ  
lŏ lădămē l' mĕtĭ tŏ sŏ ĕtăl d'rŭdjə  
bĕt ĕtrĕyĕ!

— ětă, dĩ lĕ făn, ĭ lõ vœ xĭkĕ<sup>47</sup>)!  
sĭ swă, ĭ lõ vă fŭrĕ dĕ nŏt fwĕ; tʒĕ  
ě drămĭrĕ, ĭ yĭ vœ fŏtr lõ fŭă!

fœ dĩ, fœ fê. tʒĕ l' rŭdjə  
pŭlă vwăyĕ lõ fŭă, ě dyĕ:  
— ĕtĕ, ĕtĕ, pĕ fŏ d'mō tʒŭ, ě  
năyă<sup>48</sup>) mə tŏ sŏsĭ!

7. lĕ făn fœ ĕpĕvŭrĭă<sup>49</sup>); ěl rĭtĕ

<sup>43</sup>) Remarquer la construction: *Comment voulons (y) lui nous faire* = comment *voulons-nous lui faire*? — <sup>44</sup>) Les *rŭdjə bĕt* désigne les *bêtes à corne* en général, les vaches. — <sup>45</sup>) *dĕlăyĭă* (*deligare*) est ajoulot; le Vâdais dit: *dĕlwăyĭă*. Le simple *ligare* a donné *lăyĭă* (Aj.) et *lwăyĭă* (Vd.) — *ĭ lăyĭ* = un lien, une jarretière (Aj.); le vâdais dit: *lwăyŭr: y'ĕ pərjŭ mĕ lwăyŭr* = *j'ai perdu ma jarretière*; Guélat donne *lĕyĭ* = lien, jarretière. Dans ce sens Biérix donne: *lăyĭ d'txās* = jarretière (litt.: lien de bas) — Le *lien* pour les gerbes = *ĕn rŏrt* (Allem. *Rute*). — <sup>46</sup>) *bŏkĕ* = cosser, frapper des cornes (comme les *boucs*); se dit dans tous les patois romands. — <sup>47</sup>) *xĭkĕ* all. (*sich*) *schicken*; on dit aussi *xĭtʒĕ* a ici le sens *d'arranger*: *ĕlă pĕă k'i t'vă xĭkĕ!* = *attends seulement, (que) je veux t'arranger!* (Cf. mes notes *Arch. VII* p. 243, N<sup>o</sup> 1 et *VIII* p. 288, note 85.) — <sup>48</sup>) *năyĭă* est ajoulot; le vâdais dit: *nvăyĭă, ě s'nvăyă* = il se noie. — <sup>49</sup>) *ĕpĕvŭrĭă* dérive de *păvŭ* (*pavorem*) = peur. Le vâdais a les deux formes: *păvŭ* et *pĕyŭ* (Cf. ci-dessous N<sup>o</sup> VII § 12, et XI § 2), d'où la verbe *ĕpĕyŭrĭă*. L'adjectif *peureux* = *păvrŭ* (Aj.) donné par Guélat et Biérix, et *pĕyŭrŭ* (vâdais); en Ajoie on entend aussi *pĕvrŭ*.

Fut dit, fut fait. Les poules le piquèrent; mais le R.-P. dit:

— Renard, renard, sors (hors) de mon cul, et étrangle-moi tout ceci!

Le lendemain (le) matin, la femme fut bien ébahie de voir toutes ses poules étranglées; et le Rouge-Poulet vivait! Elle dit à son homme:

— Comment voulons (lui-nous) nous-lui faire? — Il lui dit: — Attends, femme, nous le voulons mettre dans notre étable des (rouges bêtes) vaches; je les veux détacher, et [elles] le veulent corner et [elles] le veulent écraser.

Fut dit fut fait; quand le R.-P. vit cela, il dit:

— Loup, loup, pars (hors) de mon cul, et étrangle-moi tout ceci!

6. Ce fut une affaire quand l'homme vit le lendemain (le) matin toute son écurie de (rouges bêtes) vaches étranglée!

— Attends, dit la femme, je veux l'arranger! Ce soir je le veux fourrer dans notre four; quand il dormira, j'y veux foutre le feu!

Fut dit, fut fait. Quand le R.-P. vit le feu, il dit:

— Etang, étang, pars (hors) de mon cul, et noie-moi tout ceci!

La femme fut épouvantée; elle

ěprě sōn-ān, ě pě ě dyĕn ā rūdjə  
pūlā :

« rūdjə pūlā, rūdjə pūla, Χō tō tΧū!  
nōt t'vlā rbĕyīə tē sāt-ĕtΧū! »

courut après son mari, et puis ils  
dirent au R.-P. :

« R.-P., R.-P., ferme ton cul!

Nous te voulons redonner tes cent  
écus! »

[Mme Berthe Pheulpin, buraliste postale, à Miécourt, Ajoie.]

## V. lĕ fōl dĩ vĕyə txvā.<sup>50)</sup>

1. ě y' ĕvĕ ĕn fwā dĕ pĕřzĕ k' ĕvī  
ĩ vĕyə txvā. ě n'ā sĕvī pū rā fĕr,  
ě ě l' trākĕn.<sup>51)</sup>

xū sō txmī, ě trōvĕ ĕn vĕyə trūā.

— v'ā s'tə vĕ,<sup>52)</sup> trūā?

— ĩ n' sĕrō pū fĕr d'lĕtā; nō djā  
m'ĕ rāvīā.

— bōt tē ā mō tΧū, ĩ t' pūətxrĕ.

2. ě rālĕ pū lwĕ, ě ě trōvĕ ĩ vĕyə  
txī.

— v'ā s' tē vĕ, txī!

— ĩ n' vā pū rā pō lĕ mājō; nō  
djā m'ĕ rāvīā.

— bōt tē ā mō tΧū, ĩ t' pūətxrĕ.

ĕn būsĕyāt<sup>53)</sup> pū lwĕ, ě trōvĕ ĕn  
vĕyə vĕtx.

— v'ā s' tē vĕ, vĕtx!

— ĩ n' sĕ<sup>54)</sup> pū fĕr d' vĕ; nō djā  
m'ĕ trākĕ.

— bōt tē ā mō tΧū, ĩ t' pūətxrĕ.

3. ě rālĕ ĩ pō pū lwĕ, ě trōvĕ ĩ  
vĕyə būā.

— v'ā s' tē vĕ būā?

## La fōle du Vieux Cheval.

(Patois de Bonfol.)

1. Il y avait une fois des paysans  
qui avaient un vieux cheval. Ils n'en  
savaient plus rien faire, et ils le chas-  
sèrent.

Sur son chemin, il trouva une  
vieille truie.

— Où est-ce [que] tu vas, truie?

— Je ne [saurais] peux plus faire  
de gorets; nos gens m'ont renvoyée.

— Mets-toi en mon cul, je te por-  
terai.

2. Il (r)alla plus loin, et il trouva  
un vieux chien.

— Où est-ce [que] tu vas, chien?

— Je ne vau plus rien pour la  
maison; nos gens m'ont renvoyé.

— Mets-toi en mon cul, je te por-  
terai:

Un petit moment plus loin, il trou-  
va une vieille vache.

— Où est-ce [que] tu vas, vache?

— Je ne (sais) peux plus faire de  
veaux; nos gens m'ont chassée.

— Mets-toi en mon cul, je te por-  
terai.

3. Il (r)alla un peu plus loin, et  
trouva un vieux boeuf.

— Où est-ce [que] tu vas, boeuf?

<sup>50)</sup> Voir le conte de Grimm: *Die Bremer Stadtmusikanten*. — <sup>51)</sup> Le verbe *trākĕ* = 1<sup>o</sup> *traquer*: *trākĕ ĩ rnĕ* = *traquer un renard*; 2<sup>o</sup> *chasser*: *trākĕ ĕn vĕtš fō d' l'ĕtāl* = *chasser une vache (hors) de l'écurie*. — <sup>52)</sup> Elision pour: *(lĕ)vū ās kə t' vĕ* = *Où est-ce que tu vas*. La langage populaire dit aussi souvent en français: *Où s'tu vas!* (Cf. Note 104.) — <sup>53)</sup> Diminutif de *ĕn būsĕ* (*pulsata*) = un instant, un moment: *ĕ y'ĕ ĕn būsĕ k'ĕl ĕ pĕsĕ* = *il y a un instant qu'il a passé*. — <sup>54)</sup> Ici *ĩ n' sĕ* est employé dans le sens de *ĩ n' sĕrō* = *je ne saurais* = *je ne puis*, très fréquent dans notre patois.

— ĩ n' sĕ pŭ trĭnĕ lĕ txĕrŭā; nō djā m'ĕ rāvĭā.

— bŏt tĕ ā mŏ tχŭ, ĩ t' pŭātxrĕ.

xŭ sŏ txmĭ, ĕ trŏvĕ ĕn vĕyŏ djrĕn.

— v'ā s' tĕ vĕ, djrĕn!

— ĩ n' sĕ pŭ fĕr d'ŭā; nō djā m'ĕ rāvĭā.

bŏt tĕ ā mŏ tχŭ, ĩ t' pŭātxrĕ.

4. ĩ pŏ pŭ lwĕ, ĕ trŏvĕ ĩ pŭ.

— v'ā s' tĕ vĕ, pŭ?

— ĩ n' sĕ pŭ txātxiā<sup>55</sup>); nō djā m'ĕ trākĕ.

— bŏt tĕ ā mŏ tχŭ, ĩ t' pŭātxrĕ. ĕn bŭsĕyat ĕprĕ. ĕ trŏvĕ ĩ txĕ.

— v'ā s' tĕ vĕ txĕ?

— ĩ n' sĕ pŭ pwār dĕ rĕt; nō djā m'ĕ txsĭā.

— bŏt tĕ ā mŏ tχŭ, ĩ t' pŭātxrĕ.

5. ĕ trŏvĕn trĕtŭ ĩ bĕ txĕtĕ k' ĕtĕ vŏ<sup>56</sup>). ĕl ĕpĕtxnĕ<sup>57</sup>) ā dĕ brĕgā.

ĕ bŏtĕ lĕ trŭā xŭ l'fĕmĭā, lĕ txĭ xŭ lĕ pŭātx, lĕ vĕtx ā l'ĕtāl, l'bŭā ā lĕ grĕdj, lĕ djrĕn dĕ l'swāyā, l'txĕ dĕ lĕ sĕdr, l'pŭ ā tχŭĕ<sup>58</sup>), ĕ l'txvā ālĕ ā dyānĭā.

6. ā mwātā d'lĕ nŏ, lĕ brĕgā ĕrĭvĕn ā txĕtĕ.

lĕ trŭā, ā lĕ vwāyĕ, lĕ pālsānĕ<sup>59</sup>). ĕ s' s'sāvĕn ĕ tχŭdĕn ālĕ ā lĕ pŭātx: l' txĭ lĕ mŏrdjĕ. ĕ rĭtĕn ā l'ĕtāl: lĕ

— Je ne sais plus traîner la char-  
rue; nos gens m'ont renvoyé.

— Mets-toi en mon cul, je te por-  
terai.

Sur son chemin, il trouva une  
vieille poule.

— Où est-ce [que] tu vas, poule?

— Je ne sais plus faire d'œufs;  
nos gens m'ont renvoyée.

— Mets-toi en mon cul, je te por-  
terai.

4. Un peu plus loin, il trouva un coq.

— Où est-ce [que] tu vas, coq?

— Je ne sais plus cocher; nos  
gens m'ont chassé.

— Mets-toi en mon cul, je te por-  
terai. Un petit instant après, il trouva  
un chat.

— Où est-ce [que] tu vas, chat?

— Je ne sais plus prendre de  
souris; nos gens m'ont chassé.

— Mets-toi en mon cul, je te por-  
terai.

5. Ils trouvèrent (très) tous un  
château qui était vide. Il appartenait  
à des brigands.

Il mit la truie sur le fumier, le  
chien sur la porte, la vache à l'étable,  
le Lœuf en la grange, la poule dans  
le seau [d'eau], le chat dans les cen-  
dres, le coq à la cheminée, et le che-  
val alla au grenier.

6. Au milieu de la nuit, les bri-  
gands arrivèrent au château.

La truie, en les voyant, les piqua.  
Ils se sauvèrent et crurent aller à la  
porte: le chien les mordit. Ils couru-

<sup>55</sup>) Le verbe *txātxiā* se dit du coq qui coche la poule (*l' pŭ txāttx lĕ djrĕn*) [Cf. *Arch.* IX p. 118, note 234.]; sans cela signifie: *presser, pressurer*.

— <sup>56</sup>) Le latin *vocitu* donne régulièrement *vŏ*, fém. *vŏd*. (*q + c = ŏ*, cf. *nocte = nŏ*, *octo = ŏt*, *coquit = tχŏ*, etc. — <sup>57</sup>) *ĕpĕtxnĕ* est ajoulot; le vâdais dit: *ĕpĕrtnĕ*. — <sup>58</sup>) Le mot *tŭĕ* (vâdais) et *tχŭĕ* (ajoulot) est plus fréquemment employé que *txāmnĕ* = cheminée. Cf. le vieux français *tuel*.

— <sup>59</sup>) Le mot *pālsānĕ* est donné par Biétrix = *piqueter*. — Veut dire en-  
core: *blessé, écorché avec ĩ pālsŏ (baguette flexible)*. On dit aussi: *ĕl āt-ĕvŭ pālsānĕ = il a été roué de coups*. — Ici la truie les « pique » de son groin, leur donne des coups de boutoir.

vętx lę bõkķę ě lę tõrķę<sup>60)</sup>. ě fiűen ā lę grędj: l' būā yī yāvķę l' tẏű. ě tẏűdęn bwār ā swāyā d'āv: lę djręn lęz-ęxępķę<sup>61)</sup> ęvõ sęz-āl. ě tẏűdęn pwār lęz-űō ā sędrīā: l' txķę yī rā-pyāxķę lęz-ęyā d' sędr ě lę grępķę. ě yāvęn lęz-ęyā ān-ęmõ pķę vūār s' yõ fyõz d'lę ęfī ākwķę ā tẏűķę: l' pű yī txyķę ā nķę. ě mõtęn ā dyānīā: lā txvā lę fõtķę ęvā lęz-ęgrķę.

7. ęl ęn pāvű ě ębędnęn l' txętķę.

ęl ālęn đır ę vęjī k' yõt txętķę ętķę pyķę d'võlķę,<sup>62)</sup> ě k' ě n' ęvī sęvű ātrķę.

— dę lę kwķę, lę txęrdjűz ā fmīā nķę fõtķę dę kõ d'trķę. nķz-ķ rītķę<sup>63)</sup> xű lę pűātx: lę męrtxā yī sõ, k'ķę nķz-ķ fõtű dę kõ d'pīs đā tõt lę sā. nķ sõ rītķę<sup>63)</sup> ā l'ętāl: lā mętr dę bręgā nķ vlķę tẏűķę, ě kķę d' mętxķę. nķ s' sõ sāvķę ā lę grędj: lęz-ękõsű<sup>64)</sup> nķz ķ fõtű dę kõ d' ẏķę<sup>65)</sup>, tķ k' nķz-ķ vķ-yű. nķ sõ ālķ ā lę tẏűjęn pwār đā l'āv: lęz-ęxępűz nķz-ķ tķ mwęyīā. nķ sõ ālķ pķę pwār nķz-űō ā sędrīā: lę tẏűjnīār nķz-ķ txępķę lę sędr ęz-ęyā. nķz-ķ tẏűdīā<sup>64)</sup> pwār nõt txīā a tẏűķę: lę męsõ yī sõ, ě nķz-ķ tķ āpyāxű lę fīdyűr d'mwętxīā. nķ sõ tẏűdīā<sup>66)</sup>

<sup>60)</sup> tõrķę, littéralement: *frapper de la tête comme le taureau*. Le taureau se dit: tõrķę (Ajoie passim) et tõrķę (Vd.); malgré cela, le Vâdais dit aussi tõrķę = cosser. On a aussi le subst. fém. lę tõr = *regard farouche, méchant, comme le taureau*. Ex.: kķę tõr ě fķę! = *quel mauvais regard il (fait) lance!* D'où l'adj. tõrű, tõrűz, p. ex.: ęn vętx tõrűz = *une vache qui a un regard farouche*, « *qui fait un sale oeil* », comme on dit vulgairement. —

<sup>61)</sup> Le mot signifie: *laver le linge en le battant à grands coups sur la planche à savonner*. (Voir ci-dessous: lęz-ęxępűz = *les lavandières, les lessiveuses*. — <sup>62)</sup> Mot français; le patois dit: *ĩ lęr (latro)* ou *ĩ lęrõ (latronem)*. —

<sup>63)</sup> Remarquer que le verbe rītķę est employé avec les deux auxiliaires: nķz-ķ rītķę (*nous avons couru*) et nķ sõ rītķę (*nous sommes courus*). — <sup>64)</sup> *Ex-coicere* = ękūr = *battre en grange*; ın-ękõsű = *un batteur en grange*. (Cf. *Arch. IX* p. 71, note 217.) —

<sup>65)</sup> Le mot ẏķę = *fléau* est ajoulot; le vâdais dit: *ĩ xvāyķę (flagellu)*. — <sup>66)</sup> Ici aussi tẏűdīā a deux auxiliaires; c'est la première fois que je rencontre la forme: nķ sõ tẏűdīā.

rent à l'étable: la vache les cossa et les dogua. Ils coururent à la grange: le boeuf leur leva le cul. Ils crurent boire au seau d'eau: la poule les écla-boussa avec ses ailes. Ils crurent prendre les oeufs au cendrier: le chat leur remplit les yeux de cendres et les griffa. Ils levèrent les yeux en haut pour voir si leurs bandes de lard étaient encore à la cheminée: le coq leur chia au nez. Ils montèrent au grenier: le cheval les f... icha en bas les escaliers.

7. Ils eurent peur et abandonnèrent le château.

Ils allèrent dire aux voisins que leur château était plein de voleurs et qu'ils n'avaient (su) pu entrer.

— Dans la cour, les chargeuses (au) de fumier nous foutaient des coups de trident. Nous avons couru sur la porte: les maréchaux y sont, (qu'ils) qui nous ont foutu des coups de pince de tous les côtés. Nous (sommes) avons couru à l'étable: le maître des brigands nous voulait tuer à coups de marteau. Nous (se) nous sommes sauvés à la grange: les bat-teurs nous ont foutu des coups de fléau, tant que nous avons voulu. Nous sommes allés à la cuisine prendre de l'eau: les lavandières nous ont tout mouillés. Nous sommes allés

älē pwār nōt byë xū l' dyəniə : lē məjūrū yī sō, ę nōz-ē fōtū dē kō də pnā<sup>67)</sup> də rvī, də rvę. ę m'ē tülē djūsk sī m'ī vwāsī.

pour prendre nos oeufs au cendrier, les cuisinières nous ont jeté les cendres aux yeux. Nous avons pensé prendre notre viande à la cheminée: les maçons y sont, et nous ont tout rempli la figure de mortier. Nous (sommes) avons cru aller prendre notre blé sur le grenier: les mesureurs y sont, et nous ont foutu des coups de boisseau, de revient, de reva, et m'ont lancé jusqu'ici m'youici.

Mme Marie Macquat, née en 1840, Bonfol.

(Transcrite par M. Jules Surdez, instituteur, Saignelégier.)

VI. lę fōl d'lę fęyə dī rwă ę dī ptę bwărdjīə.

La fôle de la Fille du Roi et du petit Berger.

(Patois de Fahy, Ajoie.)

1. ę y' ęvę ęn fwă ī rwă k'ęvę fę ĩn-ędī kə stū k' pōrę ęvwă lę drīə mō d'sę fęyə, l' ęrę ā męryędjə.

1. Il a avait une fois un roi qui avait fait un édit que celui qui pourrait avoir le dernier mot de sa fille, l'aurait en mariage.

ęl ā vnī d' tō lę să<sup>68)</sup> ęn grōs rōt<sup>69)</sup> də xīr pō l' ęvwă. ę y' ęvę ī ptę bwărdjīə k' vwărdjē<sup>70)</sup> dē bęrbī xū l' txępwă; ę pō ę dmędę ā sę xīr lęvū k' ęl ālī<sup>71)</sup>; ę pō ę yī dyęn: l' rwă ę fę ĩn-ędī kə stū k' pōrę ęvwă lę drīə mō d'sę fęyə ę lę fęr ę kwăjīə, s'ā stū k' l'ęrę ā męryędjə.

Il est venu de tous les côtés une grande troupe de messieurs pour l'avoir. Il y avait un petit berger qui gardait des brebis sur le pâturage; et puis il demanda à ces messieurs (là) où (qu') ils allaient; et puis ils lui dirent: Le roi a fait un édit que celui qui pourrait avoir le dernier mot de sa fille et la faire (à) taire, c'est celui-ci qui l'aurait en mariage.

<sup>67)</sup> Le *pnā* = le boisseau, ancienne mesure pour les grains. Dans l'évêché de Bâle, on en distinguait deux: *lə pnā d'lę mnędjə* = le boisseau de la « menage » (*Halle aux blés*) valant 15 litres, et *lə pnā dī prīs* = le boisseau du prince, valant 18 litres. — Le *pnā* se divisait en *dmę pnā* ( $1/2$ ), *yōvrū* ( $1/4$ ) et *kōpă* ( $1/8$ ). — Ce mot « la menage » employé pour désigner la *Halle aux blés*, vient sans doute de *l'amenage* (*du blé*), d'où le mot patois *lę mnędjə* pour *l'ęmnędjə*; car *mener* = *mwănę* et *amener* = *ęmwănę*. — <sup>68)</sup> *să* (*sensus*) = côté, est féminin: *ęn să*, *də stə să*. — <sup>69)</sup> *rōt* vient de l'allemand *Rotte*: *ęn rōt də sūdę* (soldats) [cf. Arch. VI p. 162 sto. 2]. — <sup>70)</sup> Ce mot *vwărdjē* n'est pas la forme ordinaire; le vâdais dit *vărdę* et *vwărdę*, l'ajoulot: *vădję*, *vwędję* (Guél.). — <sup>71)</sup> Remarquer la construction: *lęvū k'ęl ālī* = (*lă*) où qu'ils allaient; d'habitude on dit: *lęvū ęl ālī*.

2. l' ptę bwärdjĭə s' dyę: ę m' fā vūə s'ę n' y ęřę p' mwäyē d'ęvvä l' drĭə mǫ də stə bęxät. ĩ yĭ vč ęxbĭ äľę.

ęľ äľę dō vęə<sup>72)</sup> sę męř pǫ yĭ dmędę dū ũə,<sup>73)</sup> k' ę vlę y äľę äxĭ.<sup>74)</sup>

3. tXę ę fč ęřivę txĭə l' rwä, ę vwäyę tǫ sę xĭr k' djazĭ dję dęvǫ sę fęyə, ę pč k' s'ęfǫxĭ d' yĭ řivę sę Xǫ; mę pĭə p' ũ n' pǫyę ľę fęř ę kwäjĭə, k' ęľ ęvę tūədj<sup>75)</sup> ätXə ę yĭ řępǫdr, ę pč k' s' ęřę ľęə k'ęvę l' drĭə mǫ.

tXę ęľ čn tǫ dĭ yǫt mǫ, l' rwä d'mędę s'ę n' y ęvę pŭ nŭ ę dyęn k'ę n' y ęvę pŭ řä k'ĭ ptę bwärdjĭə. ę dyę k'ę fäyę l' fęř äľę tǫ d' męm.

4. ęľ ęvę txĭə dę sę kęp, ę pč l' ęvę rbǫtę. ęľ äľę d' kǫt ľę fęyə dĭ rwä, ę yĭ dyę:

— *Bonjour, vǫz-ęř bĭ bęľ řüdjə!*

— *J'ai le feu au cul.*

— *Si vous avez le feu au cul, dū ũə ĩ vč tXǫř.*

— ęvǫ kwä äs kə t' ľę řtirrǫ?

— sǫľĭ n' srę p' bǫ? k'ę dyę ä mǫtrę ęn ptęř vwädj.

— *Hou! k' ęľ yĭ dyę, vę txĭər!*

— *Eh! Mademoiselle! y ä dvę!<sup>76)</sup>*

ę n'ę sęvŭ pŭ řä pǫ řępǫdr, ę pč s' ä ľŭ k' ľęř-ęvŭ ä męřyędjə.

2. Le petit berger se dit: Il me faut voir s'il n'y aurait pas moyen d'avoir le dernier mot de cette fille. J'y veux aussi aller.

Il alla donc vers sa mère pour lui demander deux œufs, qu'il voulait aller aussi.

3. Quand il fut arrivé chez le roi, il vit tous ces messieurs qui parlaient déjà avec sa fille, et puis qui s'efforçaient de lui river ses clous; mais pas un seul ne pouvait la faire (à) taire, qu'elle avait toujours quelque chose à lui répondre, et puis que c'était elle qui avait le dernier mot.

Quand ils eurent tous dit leur mot, le roi demanda s'il n'y avait plus personne. Ils dirent qu'il n'y avait plus rien qu'un petit berger. Il dit qu'il fallait le faire aller tout de même.

4. Il avait chié dans son bonnet, et puis l'avait remis. Il alla près de la fille du roi, et lui dit:

— Bonjour, vous êtes bien belle rouge!

— J'ai le feu au cul.

— Si vous avez le feu au cul, deux œufs je veux cuire.

— Avec quoi est-ce que tu les retirerais!

— Cela ne serait pas bon? qu'il dit en montrant une petite verge.

— Hou! qu'elle lui dit, va chier!

— Eh! Mademoiselle, j'en viens!

Elle n'a su plus rien pour répondre, et puis c'est lui qui l'a eu[e] en mariage.

(Marie-Jeanné Guélat, née en 1815, Fahy, Ajoie.)

<sup>72)</sup> *vęə* (*versus*) = vers (Ajoie); on trouve aussi la forme *vā* (Cf. N° I § 3). Le vâdais dit *vwä*. — <sup>73)</sup> Remarquer l'hiatus: *dū ũə*; d'habitude on dit: *dūz-ũə*. — <sup>74)</sup> Ce mot *äxĭ* = *aussi* ne s'emploie qu'en Ajoie; inconnu au Vâdais qui dit toujours *ęxbĭ*. — <sup>75)</sup> *tūədj* est ajoutot; inconnu au Vâdais qui n'a que: *ędę*. — <sup>76)</sup> Je ne sais comment expliquer cette forme: *y ä dvę*, littéralement: *j'en deviens*, ni à quoi la rattacher. On m'affirme de Porrentruy que *y ä dvę* est l'équivalent de *y ä řvĭ* et s'emploie à la montagne, dans les villages voisins de la frontière française. — Fahy n'est du reste pas éloigné du village français d'Abévillers, où cette expression est courante.

## VII. lǝ fōl də Jean de l'Ours.

## La fôle de Jean de l'Ours.

(Patois d'Alle, Ajoie.)

1. ẽ y' ẽvẽ ẽn fwă ẽn bẽxăt k' ẽvẽ  
ũ ĩn-ăfẽ, ẽ pœ ẽl ă vñẽ xĩ sōl k' ẽl  
lǝ pǝtxẽ dẽ l'bō. ẽ pœ ẽ y' ẽ ĩn-ũrs  
k' l'ẽ rẽmẽsẽ ẽ l' pǝtxẽ<sup>77)</sup> dẽ sẽ kă-  
vẽrn; ẽ pœ tʒẽ st' ũrs ălẽ fǝ, ẽ yĩ  
bǝtẽ ẽn grōs pĩar ă ptxũ, k' ẽ n'  
sẽtxœx<sup>78)</sup> pẽtxĩ; ẽ pœ ẽ l' nũrisẽ ẽ  
yĩ bẽyẽ ẽ făsĩă.

ẽ vñẽ xĩ grō ẽ pœ xĩ fũă ă tăsẽ  
sĩ lẽsẽ d'ũrs! tʒẽ s'ă k'ẽ fũ prũ  
grō, ẽ rǝtẽ stă pĩar ẽ pœ ẽ pẽtxẽ fǝ,  
ẽ s' bǝtẽ ẽ rǝlẽ sẽ sẽvwă lẽvũ ẽl ălẽ.

2. ẽl ălẽ txĩă ĩ pẽyzẽ kă lă pyẽdẽ<sup>79)</sup>  
pǝ vălă. ẽ yĩ dyẽn lǝ lădmẽ: « ẽ t'  
fă ălẽ fẽr dĩ bō pǝ ĩ bō txĩă<sup>80)</sup>! »

ẽ pœ ẽl ălẽ dẽ l' bō, ẽ kăsẽ sẽz-  
q̃br ă djnō<sup>81)</sup>; ẽl ă fzẽ ĩ mōsẽ. ẽl ălẽ  
dĩr: « ẽ fă pâr kẽtr txvă pǝ l' ălẽ  
tʒrĩ. » — ẽl ălẽn ẽvǝ sẽ kẽtr txvă,  
ẽ pœ ẽ txẽrdjẽn sĩ txĩă djẽk<sup>82)</sup> ẽl  
ẽrẽtxẽ<sup>83)</sup>. sẽ txvă nă sẽtxẽn ălẽ; ẽ  
vñẽ xĩ grẽñ k' ẽ prăñẽ sĩ txĩă pẽ lẽ  
kũă ẽ l' ẽ trĩnẽ djǝk<sup>82)</sup> ẽ l' ǝtă ẽvǝ  
lẽ kẽtr txvă.

3. sẽ djă ẽtĩ ẽbăbĩ ẽ n' sẽvĩ kwă  
n' ă fẽr<sup>84)</sup>; ẽ dyẽn: « ẽ fă l' ăvĩă  
pǝtxẽ ă sĩ mlĩ dẽ lẽ prẽ ẽvǝ tǝ sẽ

1. Il y avait une fois une fille qui  
avait eu un enfant, et puis elle en  
[de]vint si fatiguée qu'elle le porta  
dans le bois. Et puis il y a un ours  
qui l'a ramassé et le porta dans sa  
caverne; et puis quand cet ours allait  
dehors, il (y) mettait une grosse pierre  
au trou, qu'il ne (sût) pût partir; et  
puis il le nourrissait et lui donnait à  
téter.

Il [de]vint si gros et si fort en  
tétant ce lait d'ours! Quand (c'est  
qu')il fut assez grand, il (r)ôta cette  
pierre et puis il (partit dehors) sor-  
tit, et se mit à rouler sans savoir (là)  
où il allait.

2. Il alla chez un paysan qui (le  
plaida) l'engagea pour valet. Ils lui  
dirent le lendemain: « Il te faut aller  
faire du bois pour un bon char! »

Et puis il alla dans le bois, et  
cassa ces arbres (au) sur le genou;  
il en fit un monceau. Il alla dire:  
« Il faut prendre quatre chevaux pour  
l'aller chercher. » — Ils allèrent avec  
ces quatre chevaux, et puis ils char-  
gèrent ce char jusqu'[à ce] qu'il rompit.  
Ces chevaux ne (surent) purent aller;  
il [de]vint si fâché qu'il prit ce char  
par la queue et l'a traîné jusqu'à la  
maison avec les quatre chevaux.

3. Ces gens étaient ébaubis et ne  
savaient quoi (n') en faire; ils dirent:  
« Il faut l'envoyer porter à ce moulin

<sup>77)</sup> Dans cette phrase les temps des verbes ne correspondent pas: *il l'a ramassé et le porta*. — <sup>78)</sup> *sẽtxœx* imparft. subj. de *sẽvwă*, dans le sens de *pouvoir*. — <sup>79)</sup> Le verbe *pyẽdĩă* (*placitare*) signifie: 1. *plaider en justice*; 2. *plaider un travail*, en régler les conditions par contrat; 3. *plaider un domestique* = l'engager par contrat. — <sup>80)</sup> L'Ajoie dit *txĩă* (carne), le vâdais: *txẽă*; Guélat donne aussi *txẽă*. — <sup>81)</sup> *kăsẽ ă djnō* = litt. *casser au genou, sur le genou*; de même: *ẽtr ă dǝ* = *être au dos, être sur le dos*. — <sup>82)</sup> Le mot *djẽk* ou *djǝk* s'emploie comme conjonction: *jusqu'à ce que*; ici littéralement: *jusqu'il rompit*. — <sup>83)</sup> *ẽrẽtxĩă* = *surcharger, succomber* (Guél.) A ici le sens de *céder, rompre sous le poids*. Biétrix dit: *Faire plier quelqu'un sous le poids*. — <sup>84)</sup> Remarquer cette liaison: *kwă n'ă fẽr*.

dyēl, kə sē k' yī ālī n' ā rəvəñĩ p';  
 ẽ vœ ẽtr dẽkõbrẽ. »

ẽ mõjũrẽn dũ sẽ d' byẽ; ẽ lẽ  
 prəñẽ dõ sẽ brẽ tõ kmã dẽ sẽtxã d'  
 lẽ sã,<sup>85)</sup> ẽ s'ã vẽ ã sĩ mlĩ. tẒẽ ẽl ẽ-  
 rĩvẽ, sẽ dyēl kmãsẽn ẽ l' ãtũrẽ ẽ vlĩ  
 l' trũẽ. ẽ pœ lũ dyẽ:

« k' ās-k' võ vlẽ fẽr? » — ẽl ĩ fzĩ  
 rã k' lẽ gātẽye<sup>86)</sup>. tẒẽ ẽ vwäyẽ sõlĩ,  
 ẽ bõtẽ sõ byẽ dẽ l' mlĩ ẽ kmãsẽ ẽ  
 pãr sẽ dyēl, d' lẽ txẽpẽ ddẽ ẽ d' lẽ  
 mõdr ẽvõ sõ byẽ. ẽ fzẽ ã mwẽ sũtx, ã  
 xẽ sẽ d' fẽrẽn, d' lẽ nwãr, d' lẽ by-  
 ãtx, d' lẽ rũdj, dã tõt lẽ sũãtx. ẽ y'  
 ẽvẽ trõ d' sẽ; ẽ tũrẽ ẽn kũãdj ẽ twẽ<sup>87)</sup>  
 ẽ lẽz-ẽtẽtxẽ tõ ãswẽn, ẽ prəñẽ sõlĩ  
 xũ sõ kõ.

tẒẽ sẽ djã l' vwäyẽn rvəñĩ ẽvõ  
 stã grõs txẽrdj, ẽ kriẽn: « ẽlẽrm! »  
 ẽ tẒũdẽ ẽtr dẽ yõt dyəniõ ẽ l' dẽ-  
 rõtxẽ<sup>88)</sup>.

4. ẽ yī dyẽn k' ẽ vlĩ bõtr ã grẽdj  
 põ ẽkũr, ẽ yī bẽyẽn ĩ syẽ<sup>89)</sup>. « k' ās-  
 k'ĩ vœ fẽr dã sõsi? ĩ n' sẽrõ ẽkũr ẽ-  
 võ sĩ syẽ, ẽl ã trõ ptẽ. ĩ vœ ãlẽ ã  
 bõ ã fẽr ã. »

ẽl ãlẽ ã bõ ẽ prəñẽ lõ pũ grõ  
 txẽn k' ẽ põyẽ trõvẽ põ lẽ vãrdj, ẽ  
 l' pũ grõ sẽpĩ põ l' mẽsã<sup>90)</sup>. ẽ s' ã

<sup>85)</sup> C'est la première fois que je rencontre cette construction: *des sachets du (de) sel*; en patois, *sã* est féminin. — <sup>86)</sup> *fẽr lẽ gātẽyã* = *faire les chatouilles, chatouiller*. En voulant tourmenter et tuer Jean de l'Ours, les diables ne faisaient que le chatouiller! — <sup>87)</sup> *kũãdj ẽ twẽ*, littér. *corde à tour*, grosse corde avec laquelle on serre la perche qui presse le foin ou le blé. Le mot *twẽ* est ajoulot; le vâdais dit *tõ* ou *tõr*. (Voir ci-dessous § 12, 1<sup>re</sup> ligne.) — <sup>88)</sup> Le verbe *dẽrõtxĩã* = littér. *dérocher*, p. ex. *dẽrõtxĩã dẽ pĩãr* (pierres); puis *jeter à bas, décharger*. — <sup>89)</sup> Voir note 65. L'Ajoie dit *Ẓẽ* et *syẽ*. Le Vâdais *xwäyẽ* dérive de *flagellu*; pour *syẽ* ou *Ẓẽ*, il faut supposer un *fl(agenu)* (Cf. *plenu* = *pyẽ*). — <sup>90)</sup> *La manche* = *lẽ mẽdjã*; *le manche* = *l' mẽdj*. Dans quelques villages, à Buix, p. ex., *ĩ mẽsã* = *le manche du fléau*. Le *mẽsã* désigne aussi un *petit sapin* pouvant fournir un *manche de fouet*. Ex.: *y' ẽ kõpẽ ĩ mẽsã* = *j'ai coupé un manche de fouet*.

dans les prés avec tous ces diables, que ceux qui y allaient n'en revenaient pas; il veut être (débarrassé) tué. »

Ils mesurèrent deux sacs de blé; il les prit sous ses bras, tout comme des sachets (du) de sel, et s'en va à ce moulin. Quand il arriva, ces diables commencèrent à l'entourer et voulaient le tuer. Et puis lui dit:

« Qu'est-ce que vous voulez faire. »  
 Ils [ne] lui faisaient rien que les chatouilles. Quand il vit cela, il mit son blé dans le moulin et commença à prendre ces diables, de les jeter dedans et de les moudre avec son blé. Il fit au moins cinq, six sacs de farine, de la noire, de la blanche, de la rouge, de toutes les sortes. Il y avait trop de sacs; il tira une corde de char et les attacha tous ensemble, et prit cela sur son cou.

Quand ces gens le virent revenir avec cette grosse charge, ils crièrent: « Au secours! » Ils crut être dans leur grenier et la jeta bas.

4. Ils lui dirent qu'ils voulaient mettre en grange pour battre; ils lui donnèrent un fléau. « Qu'est-ce que je veux faire de cela? Je ne saurais battre avec ce fléau, il est trop petit. Je veux aller au bois en faire un. »

Il alla au bois et prit le plus gros chêne qu'il put trouver pour la verge, et le plus gros sapin pour le manche.

rvæñĕ ĕvō sĭ syĕ dō sō brĕ ĕ äĭĕ dĕ  
lĕ grĕdj pō ĕkür. — lō prämĭā kō  
d' syĕ k' ĕ bëyĕ, ĕ fzĕ vŭlĕ lĕ mājō  
ã l'ĕr. ĕ yĭ dyĕn k' ĕ n' le sĕrĭ vädjĕ.

5. ĕ pĕtxĕ ĕ äĭĕ vā ĩ mĕrtxā, k'  
yĭ dyĕ pō vŭā s' ĕ fĭārĕ bĭ dvĕ. ĕ  
yĭ dyĕ k' āyā. — ĕ yĭ bëyĕn lō pŭ  
grō mĕtxĕ k' ĕ y' ĕvĕ ã lĕ fōardj.  
ĕ l' trōvĕ trō ptĕ pō frĭ ĕvō; ĕ dyĕ:  
« ĕ fā m' fĕr ĩ grō mĕtxĕ! » — lō  
prämĭā kō d' mĕtxĕ k' ĕ bëyĕ, ĕl  
äfōsĕ l'ãĕĕn ĕ pœĕ lĕ bëyā, tō ã tĭār.

6. lō mĕrtxā ā vnĭ ĕbābĭ, ĕ yĭ  
dyĕ: « k' ās k' ĩ t' vœ bëyĭā, ĕ pœ tō  
t'ān-ādrĕ? »

« — vō m' fārĕ ĕn kĕn k' pājĕx  
sĭtĕ mĭl! »

kōm ĕ<sup>91)</sup> n' ĕvĕ p' prŭ d' fĭā  
dĕ sĕ fōardj, ĕl<sup>91)</sup> äĭĕ dĕ ĩ mĕgĕzĭ  
pō ĕtxtĕ dĭ fĭā. ĕ prænĕ tō lĕ bĕr d'  
fĭā k' ĕ trōvĕ, ĕ pœ lĕ txĕrdjĕ xŭ  
sōn-ĕpāl, ĕ pœ ĕ rvæñĕ ã lĕ fōardj pō  
fĕr sĕ kĕn dĕvō tō sĭ fĭā. tĕ ĕl ĩ  
sĕ kĕn, ĕl äĭĕ vwäyĕdjĭā.

7. ĕl ã trōvĕ ũ k' ĕtĕ sĭtĕ ā dō  
kōtr ĕn mōtāñ.<sup>92)</sup>

« — k' ās k' t'fĕ sĭ? » k'ĕ yĭ dyĕ.

« — vwālĭ ĕn mōtāñ kō mō grāv<sup>93)</sup>  
pō pĕsĕ; ĩ lĕ vœ büsĕ dĕ ĕn sã. —  
ĕ bĭ! t' ĕ äkwĕ ĩ bō bōgr! ĕ t' fā  
vnĭ ĕvō mwä! » ĕ s' ĕplĕ dālĭ lō büs-  
mōtāñ.

8. tĕ ĕ fĕn ĩ pō pŭ lwĕ, ĕl ã  
trōvĕn ũ k' ĕtĕ kŭtxĭā xŭ lĕ rĭv d' ĩ  
lĕ. ĕ yĭ dyĕ:

« — k' ās kō tō fĕ sĭ? — vwālĭ

Il s'en revint avec son fléau sous le  
bras et alla dans la grange pour  
battre. — Le premier coup de fléau  
qu'il donna, il fit voler la maison en  
l'air. Ils lui dirent qu'ils ne le sau-  
raient garder.

5. Il partit et alla vers un maré-  
chal, qui lui dit pour voir s'il frappe-  
rait bien devant. Il lui dit qu'oui. —  
Ils lui donnèrent le plus gros marteau  
qu'il y avait en la forge. Il le trouva  
trop petit pour frapper avec; il dit:  
« Il faut me faire un gros marteau! »  
— Le premier coup de marteau qu'il  
donna, il enfonça l'enclume et puis  
la bille, tout en terre.

6. Le maréchal est [de]venu éba-  
hi, et il lui dit: « Qu'est-ce que je te  
veux donner, et puis tu t'en iras! »  
« — Vous me ferez une canne qui  
pèse cinq mille! »

6. Comme *il* n'avait pas assez de  
fer dans sa forge, *il* alla dans un  
magasin pour acheter du fer. Il prit  
toutes les barres de fer qu'il trouva,  
et puis les chargea sur son épaule  
et puis il revint à la forge pour faire  
sa canne avec tout ce fer. Quand il  
eut sa canne, il alla voyager.

Il en trouva un qui était assis (au)  
le dos contre une montagne.

« — Qu'est-ce que tu fais ici?  
qu'il lui dit.

— Voici une montagne qui me  
gêne pour passer; je la veux pousser  
(dans) d'un [autre] côté. — Eh! bien,  
tu es encore un bon bougre! Il te  
faut venir avec moi! » Il s'appelait  
(alors) donc le Pousse-Montagne.

8. Quand ils furent un peu plus  
loin, ils en trouvèrent un qui était  
couché sur la rive d'un lac. Il lui dit:

« — Qu'est-ce que tu fais ici? —

<sup>91)</sup> Le premier *il* se rapporte au *maréchal*, le second à Jean de l'Ours.  
— <sup>92)</sup> C'est plutôt le mot français; le patois dit *mōtĕñ*. Le mot français a été  
amené sans doute à cause du nom propre qui suit: *l'büs mōtāñ*. — <sup>93)</sup> Le  
verbe *grĕvĕ* (*gravare*) signifie *empêcher, gêner, grever*.

ĩ lę kə m' grəv pŏ pēsē; ĩ l' vœ bwār. — ę bĩ! t' ę ākwę ĩ bō bōgr! ę t' fā vni ęvŏ mwă. » ę s' nŏmę dālĩ l' *Impétueux!*

ę s'ā vē=lē trā xũ lę rīv d'ęn kōb. stũ k' ęvę bū sĩ lę, s' bŏtę ę pĩxĩ, ę năyę tŏ stə kōb.

9. ę s'ā vē ĩ pŏ pũ lwē ę trŏvęn ĩ txētę; ęl ātręn dädę, ę tʒręn tŏ pwă dę<sup>94</sup>) sĩ txētę, ę n' trŏvęn nũ. « ę bĩ! nŏ vlă dmürę sĩ, » k' ę dyęn. ę y' ęvę tŏ s' k' ę făyę pŏ vıvr: dĩ kŏ, dę fũzĩ, tŏ s' k' ę făyę.

lŏ lădmę, *Jean de l'Ours* dyę: « nŏ vlă älä ģ lę txęs, dũ d' nŏ! s'ā l' bũs mŏtăñə kə vădjřę. tʒę t'ęřę fę lę nŏn, k'ę srę mędĩ, tə swănrę, ę pŏe nŏ vlă vni nŏnę. »

mędĩ vñę, ę n' ŏyęn pə swănrę; ę s' păsęn<sup>95</sup>): « ę y' ā ęřivę kęk txŏz. »

10. dĩ tă k' ę kŏpę lę sŏp, ę y' ę ęn vęyə fän k' älä yĩ dmędę ĩ mŏxę d' pę. ę yĩ bęyę ĩ mŏxę d' pę. tʒę ęl l'œ, ę yĩ sätę dxũ, ę lŏ fzę tŏ rŭdj də sę, kə n' sŏtxę swănrę.

lŏ lădmę, ę dyęn ģ sĩ bwăyũ d'āv d' vădję. sə fŏ lę męm *répétition* k' lę vwăyə, ęvŏ lę vęyə ę lę sŏp.

*Jean de l'Ours* yŏ dyę lŏ lădmę: « s'ā mwă k' vœ vădję ädjđŏ; vŏ n' sęt ră, vŏ n'ęt ră k' dę pŏltrŏ! »

11. stə vęyə rälę pŏ dmędę l' älmŏn<sup>96</sup>) tʒę ę kŏpę lę sŏp, kŏm lęz-ātr djwę. stə vęyə lŏ tʒũdę kăkę, sĩ *Jean de l'Ours!* « — k'ās kə t' vœ

Voici un lac qui me gêne pour passer; je le veux boire! — Eh! bien, tu es encore un bon bougre! Il te faut venir avec moi. » Il se nommait donc l'Impétueux.

Ils s'en vont les trois sur la rive d'une combe. Celui qui avait bu ce lac se mit à pisser, et noya tout[e] cette combe.

9. Ils s'en vont un peu plus loin et trouvèrent un château; ils entrèrent dedans, ils cherchèrent tout par dedans le château, et ne trouvèrent personne. « Eh! bien, nous voulons demeurer ici, » qu'ils dirent. Il y avait tout ce qu'il fallait pour vivre: du bois, des fusils, tout ce qu'il fallait.

Le lendemain, Jean de l'Ours dit: « Nous voulons aller à la chasse, deux de nous! C'est le Pousse-Montagne qui gardera. Quand tu auras fait le dîner, qu'il sera midi, tu sonneras, et puis nous voulons venir dîner. »

Midi vint, ils n'entendirent pas sonner; ils (se) pensèrent: « Il (y) lui est arrivé quelque chose. »

10. Du temps qu'il coupait la soupe, il y a une vieille femme qui alla lui demander un morceau de pain. Quand elle l'eut elle lui sauta dessus, et le fit tout rouge de sang, qu'il ne (sut) put sonner.

Le lendemain ils dirent à ce buveur d'eau de garder; ce fut la même répétition que la veille, avec la vieille et la soupe.

Jean de l'Ours leur dit le lendemain: « C'est moi qui veux garder aujourd'hui; vous ne savez rien, vous n'êtes rien que des poltrons! »

11. Cette vieille (ralla) revint pour demander l'aumône quand il coupait la soupe comme les autres jours. Cette vieille le pensait frapper, ce

<sup>94</sup>) Litt. *tout par dans ce château*. — <sup>95</sup>) Le patois dit *s' păsę = se penser*, influence de l'allemand. Le parler populaire dit aussi: *je me suis pensé*. — <sup>96</sup>) D'habitude on dit *āmŏn*; Guélat donne les deux formes: *āmŏn* et *ęmŏn*; d'où le subst. *ĩn-ęmŏnřă*, litt.: *un aumônier = un mendiant*.

fēr? » k'ĕ yĭ dyĕ; ĕ n' fzĕ rã k' d'ĭ fēr lĕ gätĕyā. ĕ yĭ fōtĕ ĭ kō ĕ lĕ tülĕ<sup>97)</sup> bĭ lwĕ. ĕl rsätĕ dĕ ĭ ptxũ ĕ pĕ ģ n' lĕ rvwäyĕ pũ.

ĕ swänĕ tẂĕ s' fĕ l'ür d' nōnĕ. « ĕ n'ĕ p' fĕ kmã nõ, » k'ĕ dyĕn. dālĭ tẂĕ ĕ fĕn lĭ, ĕ yō dyĕ: « s'ā dĭx k' vō vōz-ĕt lĕxĭā ĕrādĭjĭā pã stā vĕyā? vōz-ĕt dĕ bĕ pŏltrō! ĕ fā k' nõ sĕtxĭ lĕvũ āt-ālĕ stā bōgr dā vĕyā! »

12. ĕ tẂarĕn ĭ twĕ ĕ prānĕn dĕ kŭädĭ ĕĭ pnĭā, k' ĕl ĕtĕtxĕn sĕ kŭädĭ ĕvō lĕz-ĕs dā sĭ pnĭā. ĕ y' ān-ĕ ũ k' mōtĕ ddĕ; ĕ yĭ bĕyĕn ĭ gryã<sup>98)</sup> pŏ gryänĕ tẂĕ ĕ fārĕ lŏ rtĭrĭā ĕmō.

ĕl ālĕ bĭn-ĕvā, mĕ lĕ pāvũ l'prānĕ; ĕ gryänĕ ĕ ĕ fāyĕ lŏ rtĭrĭā ĕmō. — lŏ skō<sup>99)</sup> dālĭ dĭ k' ĕl ādrĕ. mĕ fwā! ĕ fzĕ kŏm l'ātr! tẂĕ ĕ fĕ ĭ pō ĕvā, ĕ gryänĕ, k' ĕ fāyĕ lŏ rtĭrĭā ĕmō.

*Jean de l'Ours* dyĕ: « ģ n' sĕ rã fēr dā vŏ! ĭ yĭ vĕ ālĕ, mwā! » ĕ pĕ ĕ prānĕ sĕ kĕn dā sĭtẂ mĭl ĕvō lŭ.

13. tẂĕ ĕ fĕ ā fō, ĕ trŏvĕ ĕn vĕyā fān k' ĕtĕ ĕsĭātĕ kŏt ĭ fŭā, k' s'ĕtxādĕ. « mō pŭār ōn, k' ās kə vŏ vnĭ fēr pwā xĭ<sup>100)</sup>? ĕ y'ĕ trā géants<sup>101)</sup> kə rtĕñā trā prĭsĕs, lĕ trā scĕr, dĕ sĕ txĕbr lĭ. »

<sup>97)</sup> Pour le verbe *tülĕ*, voir *Arch. IX* p. 116, note 216. C'est littéralement *lancer, jeter avec une tül* (*sarbacane*) — <sup>98)</sup> Voici le nom des diverses cloches: a) *lĕ tẂĕpĕn* = grosse cloche de fer pour les vaches, *le toupin*, comme on dit dans la Suisse romande; b) *lĕ sŏtx*, la cloche (soit à l'église, soit la *sonnaille* des vaches); c) *lĕ sŏnādā* ou *sŏtxāt*, la clochette des vaches; d) *le gryã*, petit *toupin* qu'on met aux veaux; e) *l' rŏlā* = le grelot. — <sup>99)</sup> En patois et en français populaire jurassien, on dit le « *sekond* » et non le « *segond* ». — <sup>100)</sup> Le mot *ici* = *sĭ* (*sĭ dvĕ, vĭ vwā sĭ*); cependant on ne dit pas *pwā sĭ par ici*, mais bien *pwā xĭ*. (Cf. un peu plus bas: *k' ās k' vŏ vnĭ fēr sĭ?*) — <sup>101)</sup> Mot français, inconnu au patois.

Jean de l'Ours! « — Qu'est-ce que tu veux faire? » qu'il lui dit; elle ne faisait rien que d'y faire les chatouilles. Il lui f...icha un coup et l'envoya bien loin. Elle (re)sauta dans un trou, et puis on ne la revit plus.

Il sonna quand ce fut l'heure de diner. « Il n'a pas fait comme nous, » qu'ils dirent. Alors quand ils furent là, il leur dit: « C'est ainsi que vous vous êtes laissé arranger par cette vieille? Vous êtes des beaux poltrons! Il faut que nous sachions où est allée cette bougre de vieille! »

12. Ils cherchèrent un tour et prirent des cordes et un panier, qu'ils attachèrent ces cordes avec les anses de ce panier. Il y en a un qui monta dedans; ils lui donnèrent une clochette pour sonner quand il faudrait le retirer en haut.

Il alla bien en bas, mais la peur le prit; il sonna et il fallut le retirer en haut. — Le second alors dit qu'il irait. Ma foi! il fit comme l'autre! Quand il fut un peu en bas, il sonna, qu'il fallait le retirer en haut.

Jean de l'Ours dit: « On ne (sait) peut rien faire de vous! J'y veux aller, moi! » Et puis il prit sa canne de cinq mille avec lui.

13. Quand il fut au fond, il trouva une vieille femme qui était assise près d'un feu, qui se réchauffait. « Mon pauvre homme, qu'est-ce que vous venez faire par ici? Il y a trois géants qui retiennent trois princesses,

kāk ā lē pūətx d' lē prēmīər txēbr; ę y' ę ęn bēl prīsēs kə vñē ǫvīə. « mō pūər ǫn, k'ās kə vǫ vñī fēr sī? s' lǫ géant vǫ vwă, vǫz-ēt prǫjū! »

ęl ętē kŭtxiə xŭ sō yē k' drəmē. « lēxiət-lǫ vñī! » kə dyę; ę pǫ ęl ę kmēsīə d' kākē xŭ l' pyētxiə ęvǫ sę kēn pǫ lǫ rēvwāyīə.

14. tǫ l' géant lǫ vwāyę: « O ver de terre, ombre de mes moustaches,<sup>102)</sup> k' yī dyę, k'ās kə t' vī fēr sī? »

Jean de l'Ours yī bęyę ĩ kō d'kēn ę l'tŭlę ũtr lǫ mŭr. ę fǫ tǫ ũę tǫ rwă<sup>103)</sup>. lē prīsēs yī bęję lē mē, ę fūəx k' ęl ętē ęj d'ętr dęlīvrē d' sī géant. ę yī dyę: « ę y'ę ākwę dŭ d' mē sǫr dē sē txēbr ĩ, ę pǫ lē géants sō ākwę pŭ grō kə stŭ-sī. » ęl ęrivę ā lē skōd pǫ lē dęlīvrē.

kāk ā lē pūətx d'le skōd txēbr, ę lē prīsēs kə vñē ǫvīə ętē ākwę pŭ bēl kə l'ātr. ę yī dyę: « mō pūər ǫn, k'ās kə vǫ vñī fēr sī? s' lǫ géant vǫ vwă, vǫz-ēt prǫjū! — lēxiət lǫ pēə vñī! » kə dyę; ę pǫ ę rkǫ-mēsę d' kākē ākwę pŭ fūə xŭ l' py-ētxiə ęvǫ sę kēn pǫ lǫ rēvwāyīə.

15. tǫ l' géant lǫ vwāyę: « O ver de terre, ombre de mes moustaches, kə yī dyę, k'ās tə vī<sup>104)</sup> fēr sī? » Jean de l'Ours yī bęyę ĩ kō, l' fǫtę pę tiər,

<sup>102)</sup> Le narrateur n'a pas patoisé ces mots si typiques, mais leur a précieusement conservé leur forme originale. — <sup>103)</sup> Le latin *rigidu* donne régulièrement *rwă* (*e + c, g = wa*: *tectu = twă*; *rege = rwă*; *frigidu = frwă*; *strictu = ętrwă*, etc.) — <sup>104)</sup> On dit aussi souvent: *k'ās tə vī fēr* que *k'ās kə tə vī fēr* (Cf. 14); de même en français populaire, on dit plus souvent: *Qu'est-c' tu viens faire* que: *Qu'est-ce que tu viens faire?* (Cf. note 52.)

les trois soeurs, dans ces chambres-ci. »

[II] frappe à la porte de la première chambre; il y a une belle princesse qui vint ouvrir. « Mon pauvre homme, qu'est-ce que vous venez faire ici? Si le géant vous voit, vous êtes perdu! »

Il était couché sur son lit qui dormait. « Laissez-le venir! » qu'il dit; et puis il a commencé de frapper sur le plancher avec sa canne pour le réveiller.

14. Quand le géant le vit: « O ver de terre, ombre de mes moustaches, qu'il lui dit, qu'est-ce que tu viens faire ici? »

Jean de l'Ours lui donna un coup de canne et le lança outre le mur. Il fut tué tout raide. La princesse lui baisa les mains, à force qu'elle était aise d'être délivrée de ce géant. Elle lui dit: « Il y a encore deux de mes soeurs dans ces chambres-là, et puis les géants sont encore plus (gros) grands que celui-ci. » Il arriva à la seconde [princesse] pour la délivrer.

[II] frappe à la porte de la seconde chambre, et la princesse qui vint ouvrir était encore plus belle que l'autre. Elle lui dit: « Mon pauvre homme, qu'est-ce que vous venez faire ici? Si le géant vous voit, vous êtes perdu! — Laissez-le seulement venir! » qu'il dit; et puis il recommença de frapper encore plus fort sur le plancher avec sa canne pour le réveiller.

15. Quand le géant le vit: « O ver de terre, ombre de mes moustaches, qu'est-ce que tu viens faire ici? » Jean de l'Ours lui donna un coup, le

lõ prñē pē lē pīə ē l' tʃũē dē sō pō  
d'txēbr.

pō l'ātr ē l' dēkōbrē ākwē lē mēm  
txōz. ēl ētī xə ējē<sup>105</sup>), sē pūər prīsēs!

s'ētē dāli pō rmōtē ěmō sī ptxũ!

ē bōtē lē prēmīər dē l' pēniə, pō  
lē tīrīə ěmō, ē pōē ē grīyənē.

16. tʃē ēl āt-ěyũ āsō, ē dyā lē  
dũ: « ō! lē bēl djā! » ē ē s' dīxpũtī  
lōkē lē vlē ěvwā.

lē prīsēs yō dyē: « ě y'ě ākwē mē  
sōer ēvā. » ē lēxĕn ālē lō pēniə, ē  
tīrĕn ěmō lē skōd ē lē trōvĕn ākwē  
pũ bēl kə l'ātr. ē yō dyē: « ě y'ě  
ākwā lē pũ djūən k'ā ēvā! »

ē lēxĕn ālē lō pniə pō lē rtīrīə  
ěmō. « ēl ā ākwē pũ bēl k' lēz-ātr! »

ē dyĕn lē dũ: „ s' nō tīrā *Jean de  
l'Ours* ěmō, nō nə vlā pũ rā ěvwā  
ē dīr. “ dāli ē l' lēxĕn ā fō.

17. lū n' sēvē kmā fēr pō mōtē,  
ēl ālē vā stə vēyə kə s' ētxādē ě pōē  
yī dyē: „ s' tə mə n' tīr pə fō d'sī  
ptxũ, i t' tūā<sup>106</sup>! “

stə vēyə yī dyē: „ ě y'ě ī grōl-  
ūājē<sup>107</sup>) k'ā ān-ī tā yūā. tə t' ětxvāl-  
rē<sup>108</sup>) dxũ, ē pōē t' pārē d'lē txīə k'  
t'ān-ĕx prū; ē pōē tō lē kō k'ĕ kriərē:  
kwāk! t' yī bēyərē ěn gūlē d' txīə.  
s' te n' ān-ĕ p' prū pēr-āsō, ē bī, ē  
vĕ rvānī ēvā. “

f... icha par terre, le prit par les  
pieds et le tua dans son pot de  
chambre.

Pour l'autre, il le débarrassa en-  
core la même chose. Elles étaient si  
aises, ces pauvres princesses!

(C'était alors) Il s'agissait main-  
tenant de remonter en haut ce trou!

Il mit la première dans le panier,  
pour la tirer en haut, et puis il sonna.

16. Quand elle a été en haut, ils  
dirent les deux « Oh! la belle (gent)  
personne! » Et ils se disputaient le-  
quel la voulait avoir.

La princesse leur dit: « Il y a en-  
core mes soeurs en bas. » Ils laissè-  
rent aller le panier, ils tirèrent en  
haut la seconde et la trouvèrent en-  
core plus belle que l'autre. Elle leur  
dit: « Il y a encore la plus jeune qui  
est en bas! »

Ils laissèrent aller le panier pour  
la retirer en haut. « Elle est encore  
plus belle que les autres! »

Ils dirent les deux: « Si nous ti-  
rons Jean de l'Ours en haut, nous  
ne voulons plus rien avoir à dire. »  
Alors ils le laissèrent au fond.

17. Lui ne savait comment faire  
pour monter. Il alla vers cette vieille  
qui se chauffait et puis il lui dit:  
« Si tu (me ne) ne me tires pas hors  
de ce trou, je te tue! »

Cette vieille lui dit: « Il y a un  
gros oiseau qui est en un tel lieu.  
Tu *v'achevaleras* dessus, et puis tu  
prendras de la chair que tu en aies  
assez; et puis tous les coups qu'il  
criera: Couâc! tu lui donneras une  
bouchée de chair. Si tu n'en as pas  
assez par là-haut, eh! bien, il veut  
revenir en bas. »

<sup>105</sup>) Comparez cette forme *ějē*, littéralement: *aisées*, à la forme *ěj*  
(*aise*) ci-dessus § 14. — <sup>106</sup>) Influence du français; le patois dit *tʃũē*. —  
<sup>107</sup>) La forme *ūājē* est ajoulote; le vâdais dit: *ōjē*. Quant à *grōl-ūājē* c'est  
une forme analogique à *ī bēl-ūājē*. — <sup>108</sup>) Mot rare, litt. *s'achevaler*, *se mettre*  
*à cheval sur*. Guélat a: *ětxvālē* = *monter à cheval*.

18. ẽ tʒũdẽ k' ẽl ǎn-ẽvẽ prũ prĩ; mẽ ẽ pǎrẽ k'ẽ y' ẽvẽ ǎ; ẽ n'ǎlẽ rǎ k'djẽk ǎ mwatǎ ẽ pœ ẽ rvœñẽ ẽvǎ <sup>109</sup>).

tʒẽ ẽ fœ ǎ fõ, ẽ dyẽ ǎ stǎ vẽyǎ: „s'ǎ lõ drǎ kõ <sup>110</sup>! s' tǎ mǎ n' fẽ p' ǎlẽ ǎsõ, ï t' tũõ!

— ẽ bĩ, ẽ võ fǎ pǎr d' lẽ txiǎ pũ k' võ n' ǎn-ẽvĩ; ẽ pœ ẽ y'ẽ ï põĩñǎ dẽ st' ǎrmẽrǎt dẽ sĩ mũõ <sup>111</sup>); ẽ y'ẽ d' lẽ grẽx ddǎ. tʒẽ võ n' ǎrẽ pũ d' txiǎ, kǎ stǎ bẽt dirẽ: kwak! võ s' kõprẽ ï mõxẽ d' txiǎ ǎ lẽ txẽb õ ǎ lẽ tʒœx, ẽ pœ võ yĩ bẽyǎrẽ; ẽ pœ võ s' frǎyǎrẽ ẽvõ stǎ grẽx, ẽ võ vlẽ ẽtr tõ rwǎrĩ. “

ẽ n' ǎlẽ piǎ p' djẽk ǎsõ k' ẽ s' fǎyẽ djẽ kõpẽ d' lẽ txiǎ; ẽ s' frǎyẽ vĩtmǎ ẽvõ stẽ grẽx, ẽ pœ ẽ fœ rwǎrĩ.

19. tʒẽ ẽ fœ ǎsõ, dǎlĩ, ẽ n' sẽvẽ kẽ t xmĩ pǎr. ẽl ẽvẽ ẽdẽ sẽ kẽn. dǎlĩ ẽ kmẽsẽ d' vwǎyẽdzĩ ẽ d' rõlẽ ǎ l'ẽvẽtũr, sẽ sẽyvǎ lẽvũ ẽl ǎlẽ.

ẽl ǎlẽ tõ drwǎ txwǎ xũ sĩ txẽtẽ lẽvũ ẽtĩ sẽ trǎ prĩsẽs. tʒẽ ẽl lõ vwǎ-yẽn, ẽl lõ rkõñẽxẽn tõ kõtǎ; ẽ pœ lẽ dũz-ǎtr sǎ sǎvẽn, ẽ pœ ẽ meryẽ dǎlĩ lẽ pũ bẽl ẽ lẽ pũ djũǎn dẽ trǎ prĩsẽs.

20. ẽ fzẽn dẽ nǎs, ï rpẽ kǎ y' ẽvẽ *bouche que veux-tu*, pẽs *que peux-tu*, *va chier aux quatre coins de la chambre!* lẽ pũ ẽ rõti rĩtĩ pwǎ lõ vlẽdjǎ, lõ kũtẽ xũ lõ dõ, lẽ mõtẽdj dõ lẽ kũǎ; tʒũ vlẽ ǎ prǎñẽ.

18. Il croyait qu'il en avait assez pris; mais il paraît qu'il y avait haut; il n'alla rien que jusqu'au milieu, et puis il revint en bas.

Quand il fut au fond, il dit à cette vieille: « C'est la dernière fois! Si tu (me ne) ne me fais pas aller là-haut, je te tue!

— Eh! bien, il vous faut prendre de la chair plus que vous n'en aviez; et puis il y a un petit pot dans cette (petite) armoire dans ce mur; il y a de la graisse dedans. Quand vous n'aurez plus de viande, que cette bête dira: Couâc! vous (se) vous couperez un morceau de chair à la jambe ou à la cuisse et puis vous y donnerez; et puis vous (se) vous frotterez avec cette graisse, et vous voulez être tout (re)guéri. »

Il n'alla seulement pas jusque là-haut qu'il se fallut déjà couper de la chair; il se frotta vite avec cette graisse, et puis il fut (re)guéri.

19. Quand il fut là-haut, il ne savait quel chemin prendre. Il avait toujours sa canne. Alors il commença de voyager et de rouler à l'aventure, sans savoir (là) où il allait.

Il alla tout droit choir sur ce château où étaient les trois princesses. Quand elles le virent, elles le reconnurent tout (comptant) de suite; et puis les deux autres se sauvèrent, et puis il (maria) épousa alors la plus belle et la plus jeune des trois princesses.

20. Ils firent des noces, un repas qu'il y avait [à] *bouche que veux-tu*, *panse que peux-tu*, *va chier aux quatre coins de la chambre!* Les porcs rôtis couraient par le village, le couteau sur le dos, la moutarde sous la queue; qui voulait en prenait.

<sup>109</sup>) Remarquer tous ces ẽ = ùl: impersonnel, ùl: Jean de l'Ours, et ùl: l'oiseau. — <sup>110</sup>) Le mot kõ = *coup* et *fois*. Notre patois n'a pas un correspondant au vaudois: *yãdzõ*. — On dit indifféremment: ï kõ ou ẽn fwǎ. — <sup>111</sup>) Voir ci-dessus § 14: ùtr lõ mũr.

stü k' m'ë rëkõtë sōsī ëtë ã lë  
tʒōjën, ëvō ën rōb d' pëpië. lō fūō  
s'ī prāñë, ë föë öblidjīō d' sō sāvë ë  
pöë d' ritë djëk lëvü ël ā.

Celui qui m'a raconté ceci était  
à la cuisine, avec une robe de pa-  
pier. Le feu s'y prit, il fut obligé  
de se sauver et puis de courir jus-  
que (là) où il est.

Pierre Caillet, né en 1827, à Alle (Ajoie).

(à suivre)

## Die Sittenmandate im Wiler Stadtarchiv.

Von Gottfried Kessler in Wil.

Unter Mandat versteht man bekanntlich einen Regierungserlass, der polizeiliche Verfügungen, sowie Bestimmungen und Verordnungen für das öffentliche Leben zur Besserung der Sitten enthält. Solche Mandate wurden früher an den Rathäusern, Kirchentüren u. s. w. angeschlagen und durch die Pfarrer von den Kanzeln dem Volke vorgelesen. Am häufigsten waren Religions-, Sitten-, Kleider-, Bettel-, Pest-, Flur- und Münzmandate. Auch das Archiv in Wil (St. Gallen) weist eine Anzahl der verschiedensten Mandate aus der Zeit vom 16. bis 18. Jahrhundert auf. Es sind zum Teil äbtische Erlasse, die für sämtliche „hochfürstlich st. gallische Lande“ Geltung hatten, zum Teil Mandate des Stadtrats von Wil, die sich nur auf speziell wilische Verhältnisse beziehen. Schon Landammann Sailer (gest. 1870), der Geschichtschreiber Wils, schenkte diesen Mandaten, aus denen wir die Sitten und Gebräuche vergangener Zeiten kennen lernen, seine Aufmerksamkeit, indem er sie sichtete, zum grossen Teil registrierte und sich mit dem Gedanken trug, sie entweder auszugsweise als selbständige Arbeit zu veröffentlichen oder als „Sittenbilder“ in den zweiten Teil seiner „Chronik von Wil“ einzuflechten. Verschiedene Umstände, vor allem sein Wegzug von Wil, liessen ihn seinen Plan nicht zur Ausführung bringen (wie ja auch der zweite Teil seiner Wiler Chronik nie erschienen ist). Wir geben nun, unter Benützung der Sailer'schen Vorarbeiten, eine gedrängte Übersicht dieser Mandate, wobei wir die wichtigsten und interessantesten Stellen derselben wörtlich herausheben.

Die ältesten Erlasse sind, wie anderwärts, Religions- und Sitten-Mandate. Das erste derselben stammt aus dem Jahre 1505. Die darin enthaltenen und später zu be-